

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.  
Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N<sup>o</sup> 82. Vol. IV. — SAMEDI 21 SEPTEMBRE 1844.  
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.  
— l'Etranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

### SOMMAIRE.

**Maroc.** Traité de paix signé à Tanger. Portrait de l'empereur Abd-el-Rahman, par M. Eugène Delacroix. — Histoire de la Semaine. Salle des Etats de Hongrie à Presbourg; suite des Magnats. — Perte du Groenland. Une Gravure, par M. Boret-Patio. — Théâtres. Mademoiselle Desvée dans ses trois rôles des Trois péchés du Diable. — Courrier de Paris. — Approvisionnement de la ville de Paris. — Les Promenades de Paris. (1<sup>er</sup> article.) Les Tuileries. Huit Gravures. — Esquisses de Mœurs hongroises, par L. V. (1<sup>re</sup> partie.) Pal Dobuziy. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre, Roman par M. A. Aubert. Chapitre XIII. *Cinq Gravures, par Bertall.* — Etudes de Femmes, par Gaurni. (2<sup>e</sup> série.) Quatre Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Le retour de la Fête de Saint-Cloud. Caricature. — Allégorie du mois de septembre. La Balance. — Correspondance. — Rébus.

### Maroc.

#### TRAITÉ DE PAIX SIGNÉ À TANGER. — L'EMPEREUR MULEY-ABD-EL-RAHMAN.

Une dépêche télégraphique, adressée de Tanger, le 10 septembre, par M. le prince de Joinville à M. le ministre de la marine, et par MM. le duc de Glucksberg et de Nion à M. le ministre des affaires étrangères, est parvenue à Paris, le 15, apportant les nouvelles suivantes :

« Le gouvernement marocain a demandé la paix. L'es-cadre est venue aujourd'hui à Tanger. Le gouverneur de la ville s'est rendu à bord pour renouveler sa demande. Nos conditions ont été signifiées et acceptées, et le traité signé. Dans la journée, le consul général a été réinstallé, et son pavillon salué par la place. L'ordre de cesser toute hostilité et d'évacuer l'île de Mogador partira ce soir. »

Ainsi, aux termes de cette dépêche, notre guerre avec le Maroc est terminée; ainsi, les bombardements de Tanger et de Mogador, et surtout la victoire d'Isli, auraient promptement amené cet important résultat. Quant aux conditions de la paix, l'illustration a déjà fait connaître (t. III, p. 541) celles qui avaient été signifiées avant ces graves événements, et qui ne paraissent pas avoir été modifiées après: dissolution des contingents des tribus; éloignement des troupes impériales de la frontière marocaine; punition des chefs qui nous ont attaqués; expulsion ou internat d'Ab-el-Kader. La bataille d'Isli avait déjà réalisé les deux premières conditions. La publication du traité signé à Tanger nous apprendra quelles satisfactions ont été données à la France sur la troisième et la quatrième. Dès à présent, il semble peu douteux qu'aucune indemnité n'a été exigée pour les sacrifices nécessités par les opérations de notre armée et de notre flotte, excès de générosité chevaleresque, à laquelle les Marocains ne seront guère sensibles, parce qu'ils ne sauraient la comprendre.

Tout important qu'elle est cependant, la question des frais de la guerre est assurément secondaire dans une affaire de cette nature. La principale, l'unique même, est celle qui concerne Abd-el-Kader. S'il est définitivement mis hors d'état d'inquiéter l'Algérie, soit par son extradition, soit du moins par son expulsion du Maroc (car l'internat est un mot vide de sens dans un semblable pays, et lui laisserait son entière liberté d'action), notre lutte avec cet empire n'aura certainement pas été stérile. Si, au contraire, la présence de l'ex-émir continue à être tolérée dans le voisinage de nos possessions algériennes, ou si la promesse de son expulsion n'est pas immédiatement suivie d'effet, il est à craindre que la paix conclue à Tanger ne soit qu'une simple trêve et que les hostilités ne recommencent bientôt; non que nous refusions tout à fait de croire aux dispositions pacifiques de Mu-



AB.

E. D.

(L'empereur Muley-Abd-el-Rahman, par M. Eugène Delacroix.)

ley-Abd-el-Rahman mais nous doutons fort qu'il ait la puissance de contenir et de maîtriser le fanatisme des populations placées sous sa domination, tant qu'Abd-el-Kader, présent au milieu d'elles, leur prêchera la guerre sainte.

Ces derniers mois n'ont-ils pas d'ailleurs fourni de nombreux exemples de l'indiscipline de ces populations? Les excès et les ravages commis par elles à Tanger et à Mogador n'en sont-ils pas les vivants témoignages? Et la déroute de l'armée impériale à Isli n'a-t-elle pas exposé les fuyards aux avanies et aux pillages des tribus qui s'il out eu à traverser après leur défaite?

L'empereur Muley-Abd-el-Rahman ben es Sultan-Muley-Hocham est, en ligne droite et masculine, le trente-sixième descendant de Fatma et d'Ali, fille et gendre de Mahomet. Petit-fils de Muley-Mohammed, né vers 1778, d'une des quatre femmes légitimes de son père, il est âgé d'environ cinquante-six ans et a quatre fils légitimes: Sidi-Mohammed, Khalifah de l'empire et gouverneur de Fes; Muley-Almed, gouverneur de Rbat; Abdallah et Acer, qui commencent à monter à cheval. Parmi ses femmes légitimes, la sultane favorite, la maîtresse du palais, Lalla-Fatma, est une fille de son prédécesseur Muley-Sliman. Ses frères sont morts: l'un d'eux, qui était muet et très-brave, a été tué en 1838 chez les Berberes, qu'il était venu imposer.

La famille à laquelle appartient Muley-Abd-el-Rahman est celle des Idris, originaires de la Mecque. Les Idris étaient souverains et comptaient sept frères, quand un révolté, Haroun-el-Rachid, s'empara du pouvoir et décimait six d'entre eux. Le septième, Muley-Idris, parvint seul à s'échapper et se réfugia dans l'ouest où il fut proclamé sultan.

Muley-Idris, fondateur de la monarchie marocaine, est connu sous le nom de Muley-Idris-el-Kebir; il eut deux fils, Muley-Idris-el-Srîr et Muley-Ali, qui tous deux furent souverains. Depuis Muley-Ali-Chérif, fils cadet d'Idris-el-Kebir, la succession a toujours été maintenue dans ses descendants. Ainsi, Muley-Abd-el-Rahman est de la branche cadette de Muley-Ali-Chérif.

Les descendants de la branche aînée, celle de Muley-Idris-el-Srîr, sont des marabouts chorfa (chérifs), qui possèdent une partie des biens habous de la Mecque, et qui tous les ans, lors du pèlerinage des croyants au tombeau de Muley-Idris-el-Kebir, recueillent et se partagent les dons de tous les visiteurs. Ils sont très-riches, très-respectés, et ne se mêlent des affaires du gouvernement que comme pacificateurs et protecteurs. Les descendants d'Idris-el-Srîr, qui prennent part au produit des habous et à la cure du pèlerinage, sont au nombre de 41 familles.

On comprendra que la famille des Idrisites soit aussi nombreuse dans le Maroc, quand on saura que tous les descendants mâles de cette famille ont toujours eu quatre femmes blanches et légitimes, avec lesquelles ils divorçaient, le plus ordinairement, aussitôt qu'elles étaient mères, de sorte qu'il est rare de trouver dans cette immense lignée deux frères utérins. Indépendamment des femmes légitimes, ils ont, en général, un chacun quarante femmes esclaves, noires et blanches, musulmanes, juives et chrétiennes, qui pour le plupart leur ont également donné des enfants.

Les descendants de Muley-Sliman, le prédécesseur de Muley-Abd-el-Rahman, sont au nombre de quarante au moins, dont quinze à vingt fils, tous âgés et capables de grandes entreprises. De ces fils, trois ont eu pour mères des chrétiennes, et les autres, des négresses. Leur père, Muley-Sliman, est mort le 28 novembre 1822, suivant quelques versions, par la main de Dieu, suivant d'autres, par la main de Muley-Abd-el-Rahman, qu'il aimait beaucoup, puisqu'il l'avait désigné lui-même pour son successeur, en lui donnant en mariage sa fille chérie.

La dynastie des chérifs, descendant des Idris, est loin de périr, comme on vient de le voir. Tous les chérifs de l'Empire de Maroc sont ainsi parents de Muley-Abd-el-Rahman. On en trouve à Talleit, à Méquines, à Fès, dans toutes les villes principales de l'Empire, et ils exercent une grande influence sur les populations sédentaires.

Avant d'être sultan, Muley-Abd-el-Rahman remplissait à Mogador les fonctions de pacha ou gouverneur; il était de la sorte à la fois administrateur de rentes, intendant des finances, percepteur des impôts, payeur provincial et directeur des douanes. De là, les habitudes fiscales de ce donateur couronné. Son trésor, soigneusement gardé à Méquines, renferme, assure-t-on, 40 et même 50 millions. Si notre armée doit faire quelque jour une expédition contre Méquines, il est fort probable qu'elle trouvera intact le trésor impérial; car l'endroit où il est renfermé, à moins d'une trahison de l'empereur, est à l'abri d'une tentative de la part des Marocains, à cause de la faiblesse de leurs moyens d'attaque, et l'empereur ne peut songer à le déplacer, parce que ce serait l'exposer à un pillage infaillible.

Le règne de Muley-Abd-el-Rahman a été marqué par des résistances qui donnent lieu à des répressions et à des représailles sanglantes. Peu de temps après son avènement au trône, il châtia par la force des armes les Berbères, qui lui avaient refusé une soumission complète, et qui gardent encore le souvenir hostile du châtiment qu'il leur infligea.

En 1854 ou 1855, un marabout de Fès, connu par sa sainteté, Sidi-Mohammed-ben-Taieb, réussit à soulever la population de Fès, en proclamant que l'empereur était atteint d'aliénation mentale et indigne de gouverner des croyants. Muley-Abd-el-Rahman marcha aussitôt contre le théâtre de l'insurrection; il assiégea Fès et la réduisit bientôt à capituler. Le premier acte d'autorité fut l'arrestation de Sidi-Mohammed-ben-Taieb, qui, à son tour, déclara fon par le droit du plus fort, fut condamné à être promené garrotté par toute la ville, et à être ensuite emprisonné pour le reste de ses jours dans l'oasis de Talleit, espèce de Botany-Bay politique du Maroc. Les personnages du Maklizen qui, au nombre de vingt-six, avaient pris part à la révolte, furent condamnés à être batis vivants dans un mur. Cent cinquante individus furent envoyés dans la prison située dans la petite île de Mogador, où les mauvais traitements de toute nature ne tardèrent pas à les faire tous périr.

Ces violences, ces exécutions ont suscité à l'empereur un grand nombre d'ennemis, dont la haine, longtemps contenue, attendait une occasion favorable pour éclater. Détesté d'une partie de ses sujets, peu rassuré sur les dispositions de quelques-uns des membres de sa famille, même, Muley-Abd-el-Rahman redouta Abd-el-Kader, parce que la supériorité de ce dernier et ses exploits militaires lui ont acquis une grande popularité dans le Maroc; il le redouta aussi, parce que les Berbères, qui s'agitaient depuis longtemps contre l'autorité des chérifs, pourraient bien offrir à l'ex-émir de marcher à leur tête, pour renverser un pouvoir odieux; parce qu'enfin Abd-el-Kader a si habilement su concilier les fils de Muley-Sliman, et que par eux, en secondant une ambition rivale, il peut renverser le sultan actuel et le remplacer par un des héritiers de son prédécesseur.

En présence de ces difficultés sérieuses et de ces dangers réels, Muley-Abd-el-Rahman sera-t-il maître d'exécuter les conventions stipulées en son nom, à Tanger, par l'un de ses agents? C'est ce que l'avenir ne tardera pas à nous apprendre.



Le Parisien, auquel, depuis la prise de Constantine, le canon des Invalides n'avait jamais annoncé que des fêtes à programmes et des accroissements de la famille royale, a entendu, lundi dernier, les batteries de l'esplanade faire retentir les airs pour la signature de la paix avec l'empereur du Maroc. Nos soldats avaient vaincu à Isli, nos marins à Tanger et à Mogador, le canon s'était tu; la victoire de nos diplomates a paru mériter un plus grand retentissement; nous ne sommes pas à même d'en juger; nous ignorons les termes du traité; nous ne savons ce qu'il décide pour Abd-el-Kader, qui, une première fois, a fait engager la lutte, et qui le fera recommencer à coup sûr, si on n'avait pris les mesures nécessaires pour enchaîner son hostile activité et déjouer son influence sur les tribus guerrières. Nous avons déjà donné dans notre article sur le Maroc la dépêche transmise par le télégraphe de Bayonne, le 15. Les officiers du gouvernement ne nous en ont pas appris davantage. Une d'elles seulement nous avait déclaré par avance que ce serait une liesnerie indigne de nous de faire supporter à l'empereur les frais des expéditions que son attaque imprévue nous avait forcés à entreprendre, et que la France est assez riche pour payer sa gloire. C'est un sentiment fort généreux vraiment. Mais nous avions déjà fait nos preuves en ce genre dans l'expédition d'Espagne et dans celle d'Anvers, celle d'aujourd'hui n'est-elle pas surabondante? Sommes nous assez riches pour payer partout, pour payer toujours? Est-ce une épigramme en action contre l'Angleterre, notre magasin alliée, qui a fort bien fait payer à la Chine les frais d'une lutte moins motivée et moins morale à coup sûr? Dans ce cas, ce serait bien méchant. Mais les contribuables, alors même qu'ils comprendraient la malice, la trouveront peut-être un peu chère. Du reste, les Marocains paraissent avoir été pris bien subitement de dispositions pacifiques, car une lettre, datée de l'île de Mogador du 51 août, annonçait que peu de jours auparavant ils en voulaient à tout le monde. Le 25 août, dit-elle, le *Vadoze* et le *Pandora* ont quitté la rade, le premier pour rattraper la station de Barcelona, le second pour rejoindre l'escadre. Le bateau à vapeur le *Vadoze* a remorqué le *Vadoze* au large. En venant reprendre sa position en rade, il a été saisi par deux coups de canon à boulet tirés de la batterie du nord-est (Bord-el-Bernil). Le vaisseau l'*Inferible*, la frégate à vapeur *Montezuma* et la corvette l'*Egérie*, ont mouillé sur rade. Ces navires furent immédiatement suivis du bateau à vapeur anglais le *Vesuvius*. Jugez de notre surprise, lorsque nous avons vu le pavillon anglais sauté à coups de boulet par la même batterie qui avait fait feu sur le *Vadoze*. Le *Vesuvius* quitta aussitôt son mouillage pour se mettre hors de portée, et parut peu de temps après pour Kbat, où il va porter plainte au khalfah de l'empereur de l'insulte faite à son pavillon. J'ignore l'accueil qui y aura reçu. Ce matin, le *Montezuma*, en venant prendre les ordres du commandant de la station, a également reçu quelques boulets partis de la même batterie, la seule que nous ayons laissée intacte lors de notre débarquement, cette batterie ne pouvant battre l'île et n'atteignant pas même les bâtiments qui entrent dans le port. Des renseignements ultérieurs de Cadix nous apprennent que le *Vesuvius*, en arrivant à Kbat, y a été saisi comme il l'avait été à Mogador, à coups de canon. Ce bateau à vapeur a dû quitter Kbat sans pouvoir communiquer avec la ville. » Nous ne serions pas surpris d'apprendre que les Anglais exigent une indemnité.

Au mis l'ordre du jour de l'armée d'Afrique une lettre du roi qui traite avec moins de dédain que ne l'a fait le silence canon des Invalides, la bravoure et les succès nouveaux de nos soldats. Elle est datée de Neuilly, le 29 août, et adressée au maréchal gouverneur. Nous la transcrivons: « Mon cher maréchal, c'est avec une vive et profonde émotion que je viens vous féliciter sur les brillants exploits que vous venez d'ajouter à tous ceux qui ont illustré nos drapeaux. La noble résolution que vous avez prise de livrer la bataille d'Isli avec une armée aussi disproportionnée en nombre à celle que vous attaquéz, à produire sur nos braves soldats la sensation que j'ai éprouvée moi-même en l'apprenant. J'ai senti que cet appel à des soldats français devait les rendre invincibles, et ils l'ont été. Soyez, mon cher maréchal, mon organe auprès d'eux. Dites-leur que c'est au nom de la France antique qu'un arien que je vous demande d'offrir à cette brave armée, que vous avez si glorieusement conduite à la victoire, l'expression de la reconnaissance nationale, et celle de l'admiration qu'inspirent sa valeur et son dévouement. » Recevez, mon cher maréchal, l'assurance de tous les sentiments que vous conservera toujours votre affectionné, « LOUIS-PHILIPPE. »

L'affaire de Tati, bien qu'arrangée, occupe encore et occupera encore longtemps sans doute la presse anglaise et française. L'Angleterre a attaché le plus grand prix à obtenir de notre cabinet la concession d'une indemnité pour M. Pritchard. Cette indemnité a été consentie, et sa fixation renvoyée, dit-on, à l'arbitrage local du commandant des forces anglaises dans l'Océan Pacifique et de M. Bruat. Les adversaires du ministère prétendent que le choix de ces arbitres si éloignés a pour but d'empêcher cette question de se présenter à la session prochaine. D'autres ont demandé comment ce principe d'indemnité avait pu être reconnu, quand M. Bruat, qui a ordonné l'expulsion de M. Pritchard, n'est ni rappelé ni blâmé. M. d'Aubigny aurait donc plus ni un

sujet anglais en le faisant détenir pendant quelques jours pour empêcher de faire massacrer nos troupes, que le gouverneur en l'embarquant et en lui faisant gagner le large? Du reste, on ne fait pas plus connaître les termes de la négociation qu'on n'a publié les rapports de nos officiers. Les Chambres obtiendraient-elles des communications? nous ne savons, mais il est peu probable que, pour nous, nous soyons plus à l'aise qu'au jour de leur réunion.

Un arrêté de la commission pour le 13 décembre. Le ministère, qui avait grande hâte de voir, finir la dernière session, rendue assez rude par de fréquents échecs de scrutin, paraît avoir plus de confiance dans la situation qui lui sera faite à la session prochaine. Ministère de la paix, il s'embragera des lauriers de la victoire, et, au besoin, du phrasé de l'empereur; il se drapera dans des drapeaux, et quand on lui parlera l'océan, il reprendra Maroc.

On annonce une très-prochaine promotion de pairs. Le nombre des nouveaux appelés au Luxembourg ne doit pas être, dit-on, de moins de trente-deux. Les lieutenants généraux seront cette fois-ci encore, assure-t-on, les principaux recrues de la pairie.

M. l'amiral de Mages est attendu à Paris. On a déjà reçu au ministère de la marine un premier rapport sur la position d'Haïti. On sait que M. de Mages est appelé pour avoir accepté provisoirement le protectorat offert à la France par la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue. Les habitants français encore dans cette île à la date du 12 juillet. Voici la copie d'une lettre adressée à M. le consul de France, en date de Santo-Domingo, le 12 juillet 1854, le 1<sup>er</sup> de la patrie: « Monsieur le consul, un article imprimé dans la capitale de Port-au-Prince et quelques lettres particulières nous ont fait connaître que le gouvernement haïtien croit que les Dominicains ont l'intention de retourner sous leur ancienne domination, et qu'ils refusent la protection de la France. Comme il est possible que cette nouvelle soit préjudiciable à notre demande auprès du gouvernement français, nous ne voulons pas garder un silence qui pourrait accréditer une pareille fausseté, c'est pourquoi nous nous adressons à vous pour vous assurer que nous n'aurons aucune intention au sujet de la reconnaissance et de la protection de la France; ce que nous désirons terminer définitivement aussitôt que se présenteront les agents de Sa Majesté le roi des Français, munis de pouvoirs pour traiter cette question. Nous vous saluons affectueusement. LES PRÉSIDENT ET MEMBRES DE LA JUNTE. »

« Nos, général et état-major de l'armée dominicaine du sud, ayant eu connaissance, à notre entrée en ville, de la présente lettre adressée à monsieur le consul, nous associons de cœur aux sentiments qui y sont exprimés, et offrons de les défendre contre tous ceux qui seraient d'une opinion contraire. PÉTRO SANTANA, LUCAS DIAS, etc. »

Le gouvernement anglais a pensé qu'il y avait peut-être, pour le succès des négociations entamées, à ne pas accepter par un silence d'adhésion la responsabilité de la conduite des officiers du *Harpiste*, qui avaient, par des lettres anonymes adressées au *Times*, accusé les matins français d'incapacité et de lâcheté. L'amiral E. Owen, commandant en chef des forces britanniques dans les parages de Gibraltar et de Tanger, a donc publié l'ordre du jour suivant, daté de Gibraltar, 50 août, à bord du steamer le *Vesuvius*. « Plusieurs lettres offensantes ayant été publiées par quelques journaux anglais sur les événements récents du Maroc, l'attention des divers capitaines et commandants de vaisseaux de Sa Majesté, et surtout du *Harpiste*, sous mes ordres, est appelée sur les suites fâcheuses de ces publications illicites, faites pour la plupart naturellement sans aucune connaissance exacte, avec de fausses données et sous des impressions erronées. Ils sont invités à bien pénétrer ceux qui sont sous leurs ordres des tristes conséquences et du mauvais vouloir que ces libelles peuvent faire naître entre les sujets de Sa Majesté et ceux des puissances amies. Et, vu l'art. 9, sect. 2, chap. 3, p. 96, des instructions de l'amirauté, il est enjoint à tous les susdits officiers de faire strictement exécuter les ordres ci-dessus, sous peine pour eux d'être considérés comme des auteurs d'*encourager le grand déplaisir des honorables lords commandants de l'amirauté*. Ils seront responsables, dans tous les cas, du mal résultant d'un pareil abus. E. OWEN, vice-amiral. »

« A voir la peine dont les contrevenants sont menacés on se demande si ce règlement du jour n'est pas une ironie nouvelle. Il en résulte évidemment que les honorables lords-commissaires n'approuvent-ils du déplaisir que de la récidive, et qu'ils ont son très-philosophiquement prendre leur part de la première gentillesse des officiers correspondants du *Times*. »

L'entente cordiale a, à ce qu'il paraît, beaucoup d'analogie avec la paix armée, car nous lisons dans les journaux anglais l'extrait suivant d'une lettre de Portsmouth, du 8 septembre: « Nous apprenons que maintenant que les différends qui ont été sur le point de causer une rupture entre l'Angleterre et la France sont arrangés à l'amiable, notre administration navale a le projet, pour éviter de se retrouver dans une position aussi désagréable et inefficace que dernièrement, d'augmenter SIX-OUILLETON notre force maritime en mettant en service dix ou huit vaisseaux de ligne et quelques frégates de 30 canons. » C'est tranquillement aussi que le *Globe* anglais nous apprend l'envoi d'un vaisseau dans l'Océan Pacifique, où la France a une des frégates: « Le contre-amiral sir George Seymour, dit ce journal, est reparti de Londres vendredi avec ses instructions, et le lendemain il a mis à la voile de Spithead à bord du *Collingwood*, de 80 canons, pour aller remplacer le contre-amiral Thomas dans le commandement de l'Océan Pacifique. »

Les vaisseaux de guerre américains et français, *Brandywine*, *Saint-Louis*, *Cleopâtre* et *Alcmène* étant arrivés presque simultanément dans les eaux de la Chine, le dépit, qui se dissimulait mal dans les correspondances anglaises de Canton, éclate dans les journaux. « Ce n'est point, dit l'un d'eux, par un esprit de jalousie que nous craignons que des troubles n'éclatent à l'occasion de la présence d'étrangers qui, dans leurs rapports avec des hommes de mœurs différentes des

leurs, on toujours en un ton pétulant et arrogant. La valeur de tout le commerce que les Français font dans les régions tropicales ne serait pas la moitié des sommes que coûte l'entretien de leurs vaisseaux appelés à protéger ce commerce. Pourquoi les Français ne nous laissent-ils pas le soin de maintenir la tranquillité? Les intérêts du commerce des États-Unis sont très-grands, et leur ambassade se trouve ainsi suffisamment expliquée. Le commerce français est insignifiant, l'ambassade est plutôt une démonstration de puissance nationale qu'elle n'a un but utile. On croit que l'ambassadeur français demandera une audience personnelle à l'empereur à Pékin. Comme il a une flotte, on lui accordera probablement cette audience, bien qu'il soit évident que les Chinois veulent tenir les étrangers éloignés du siège du gouvernement autant que possible. »

On a en plus de détails sur les désordres que l'esprit d'insubordination a fait naître de nouveau dans les rangs des troupes natives de la Compagnie des Indes. On avait espéré que la sévérité récemment déployée à l'égard du 54<sup>e</sup> régiment d'infanterie du Bengale conjurerait le retour de pareils événements. Voici ce qui vient de se passer dans le 61<sup>e</sup>, le 6<sup>e</sup> régiment d'infanterie native du Bengale, en garnison à Shikarpour (Haut-Sindh), avait été réuni pour recevoir la paie mensuelle. Déjà la compagnie légère et la moitié de celle de grenadiers avaient reçu leur solde du commandant du régiment et de l'adjutant-major, lorsque le lieutenant Flyter, procédant au paiement de sa compagnie, rencontra un refus péremptoire de la part de plusieurs soldats, d'accepter la paie qui leur revenait. Le lieutenant rentra chez lui, prit son épée, et, s'emparant du premier cipay qui avait montré de l'insubordination, il alla rapporter l'affaire au général-major Hunter, commandant militaire du Haut-Sindh, qui était venu pour l'inspection des troupes. Celui-ci se rendit immédiatement sur la place d'armes, accompagné des capitaines Shortreed et Gerrard, et ordonna à tous les officiers de payer leurs compagnies en sa présence. La 8<sup>e</sup> compagnie, sous les ordres du lieutenant Kennedy, refusa la première de recevoir la solde. Lorsque vint le tour de la quatrième, sous les ordres du lieutenant Nicholson, à l'appel du premier cipay, les soldats poussèrent tous des cris bruyants, rompèrent le rang, et se tournant à leur cantonnement, se séparèrent de leurs salades, et en les brandissant sur eux, s'adressant à leurs officiers, crierent le groupe composé du général Hunter, du colonel Moseley et de deux capitaines qui l'accompagnaient. L'adjutant Young, contrainant pied au corps de garde, fut renversé, la sentinelle enlevée, et les prisonniers furent relâchés. Cependant, étant parvenu à s'échapper, il courut, par ordre du général, chercher un tambour pour faire battre le rappel; il en trouva un; mais à peine celui-ci fit-il quelques pas, qu'il fut jeté à terre; lui, sa caisse et son shako roulèrent dans le sable. Une grêle de pierres et de fragments de briques fut lancée contre les officiers. Le colonel Moseley et le capitaine Shortreed reçurent deux à trois coups de briques à la tête, et furent obligés de rentrer dans leurs quartiers.

Cependant une parade pour l'inspection ayant été ordonnée pour le lendemain, et non contournée, tous les hommes parurent, le matin suivant, rangés sous les armes. Le général les forma en colonne déployée, leur lut l'ordonnance qui réglait leur augmentation de solde, et leur ordonna de recevoir leur paie. Ils la reçurent tous; mais lorsqu'on leur donna ordre de rentrer dans leurs cantonnements, tous les hommes y obéirent seulement; tous les autres mirent leurs armes en fausses et, nous ne voulons pas servir plus longtemps de donner nos congés, nous retournerons dans nos pays et dans nos familles. Les soldats se plainquirent ensuite qu'on les avait trompés, qu'on leur avait promis 14 roupies de solde par mois, et qu'ils avaient été induits par les fausses promesses d'abandonner la cause du 54<sup>e</sup> régiment du Bengale, qu'on avait ensuite licencié, si on ne remplait pas les engagements pris à notre égard, ajoutaient encore les cipayes, nous serons considérés dans nos familles comme des hors-caste (des rebuts); aucun Bramine ne nous offrira de l'eau ni un hooka, et on mettra des marques sur nos portes. Le général Hunter, sans s'arrêter à examiner la justice de ces prétentions, ordonna au 69<sup>e</sup> régiment en garnison à Shikarpour, de venir remplacer le régiment rebelle à Sakharpour, et à celui-ci de marcher à Sakharpour, pour de la rendre sans aucun délai dans le nord, à Delhi. En arrivant à Sakharpour, le 61<sup>e</sup> a été gardé hors des cantonnements, et ensuite dirigé vers le fleuve, où des embarcations étaient prêtes pour le transporter de l'autre côté de l'Indus à Rowli. Dans ce dernier endroit, le 15<sup>e</sup> régiment d'infanterie et une batterie d'artillerie furent arrêtés, et placés en embuscade, les canons chargés à mitraille, les canonniers avec mèche allumée, et prêts à faire feu sur les mutins en cas de désobéissance. Le général Hunter, qui avait pris le régiment sous son commandement, après l'avoir harangué et fortement réprimandé les officiers, ordonna aux soldats de livrer les mutins. Toute résistance de leur part devenant impossible, ils livrèrent 59 de leurs camarades. Le colonel Moseley a perdu le commandement du régiment, et a été remplacé par le colonel Norton. Tels sont les dernières nouvelles sur cette révolte militaire. Il y a aussi quelques mouvements du côté d'Hérat, où Jeangy reparait sur la scène.

Dans le Pendjab, l'autorité du ministre Hira-Singh semble s'être affermie depuis le dernier triomphe qu'il a remporté sur le chef Hira-Singh. La seule opposition que rencontre le ministre, vient de la part de son oncle, Goulib-Singh, retiré à Jounbo, au nord de Lahore. Le 28 juin, le rajah Hira-Singh a été installé en grande pompe dans ses fonctions de viceroy, en présence de généraux, colonels, nababs, fakirs et sirdars présents à Lahore. Cette cérémonie avait été ajournée à cause du deuil que Hira-Singh portait de son père. A cette occasion, le ministre a reçu des présents magnifiques du Maharadjah régnant, l'enfant Doulip-Singh; entre autres, des bijoux précieux, deux éléphants avec des houedals ou

sijégs d'un très-grand prix, trois chevaux avec des selles et deux éparapans enrichis d'or, en un mot, autant de choses de valeur qu'il a jugé convenable de s'approprier, sous la forme de cadeaux venant du roi mineur. Les sirdars, chefs militaires et gouverneurs de provinces, ont apporté également des richesses orfèvres, et le trésor, sinon le pouvoir du ministre, s'est fort accru. Cependant les revenus de l'Etat semblent aussi rentrer avec plus de régularité. Goulib-Singh est le seul qui se soit refusé à verser sa part, et si la nouvelle de sa mort ne se confirme pas, une guerre éclatera plus tôt ou plus tard entre l'oncle et le neveu. Plusieurs sirdars transportent, dit-on, leurs fortunes dans les possessions anglaises, d'où probablement elles ne reviendront pas. Le trésor laissé par le rajah Sobet-Singh, à Loudianah, qui est une possession anglaise, a été réclamé par Hira-Singh; mais les autorités britanniques ont répondu qu'elles ne le délivreraient que sur les quittances de Hira-Singh et de Goulib-Singh réunies. — C'est-à-dire jamais.

Les passagers arrivés à Alexandrie par le paquebot de Bombay parviennent à une révolte des Arabes autour d'Aden; ils étaient, dit-on, au nombre de 20,000 hommes, et attendaient un renfort de 15,000 hommes pour attaquer Aden, dont la garnison anglaise se préparait à une vigoureuse résistance.

Une feuille allemande nous a apporté, à la date de Constantinople du 28 août, le règlement suivant des affaires de Syrie : « Deux conférences ont eu lieu cette semaine entre le reis-efendi et les ambassadeurs des grandes puissances. Il a été question de l'indemnité à accorder aux Maronites, et de l'administration du Liban, et, notamment, de savoir si l'on modifierait la résolution adoptée le 7 décembre 1842, d'accord avec les cinq ambassadeurs, ou si l'on resterait dans le statu quo. La France a demandé quelques modifications, et surtout la réintégration de la famille Shehab. L'Autriche a demandé un changement, mais n'a pas insisté sur le rétablissement de la famille Shehab. L'Angleterre, la Russie et la Prusse se sont prononcées en faveur le *statu quo*. La Porte-Ottomane a adhéré à cette opinion; ainsi tout restera comme par le passé, et la France a perdu une partie de ce projet. »

En Irlande, à Dublin, les ovations ont continué pour O'Connell. Les *Ten Deum*, les séances de l'Association, les harangues, les banquets, se sont succédés. Les nouvelles reçues des autres parties du royaume signalent une exaltation au moins égale. Les collines étaient transformées en volcans enflammés par les feux de joie allumés de tous côtés. Au dire des journaux ministériels anglais, toute cette joie est entretenue de manifestations et de violences coupables. A Nenagh, selon le *Standard*, on aurait attaqué les maisons et brisé les vitres des habitants protestants. A Cork, deux hommes auraient fait entendre des menaces contre les orangistes. Le *Times*, de son côté, se fait adresser la lettre suivante de Dublin : « C'est ici l'opinion générale que le ministre sera fort d'assembler le parlement avant que l'agitation d'Irlande ne reçoive une nouvelle impulsion et demande des pouvoirs additionnels pour détruire dans sa racine une conspiration que les lois actuelles ne sauraient atteindre, vu l'extrême divergence d'opinion des juges; ou bien le ministre, acceptant la marche conciliante de 1829, acquiescera à toutes les demandes d'O'Connell ou le laissera complètement en liberté. » On rapportera aux chambres au hasard par la sûreté future du pays, à Manchester même, les ouvriers irlandais employés aux manufactures ont, à la suite de prières faites à l'église catholique, formé une procession, et, précédés de musiciens, ont parcouru les principales rues de la ville, portant des bannières couvertes d'inscriptions telles que celles-ci : *Le Parlement irlandais! — Vivent Deunam, Campbell et Colleenam! — Rappel de l'Union! — O'Connell et la victoire! — Le Rappel sans concession!* Mais la *Gazette des Postes de Francfort* nous apprend que la nomination de l'acquisition d'O'Connell s'est fait sentir jusqu'en Allemagne, et qu'à Coblenz, immédiatement après l'arrivée de la nouvelle, son portrait parut, environné de guirlandes. Le supplément de la *Gazette du Rhin et Moselle*, qui annonçait cet événement, fut affiché dans tous les lieux publics. Il était question d'une illumination pour le soir même. Un Anglais dont les principes antirépublicains étaient connus, avait jugé à propos de s'éloigner pour quelque temps de Coblenz.

Le ministre anglais est évidemment fort embarrassé; comme l'empereur romain, il a voulu que le peuple n'eût qu'une tête, mais en lui, plus tôt avec lui, il est probable que si l'Irlande n'avait qu'un dos, sir Robert Peel procéderait avec elle comme on vient de le faire avec deux soldats, à Wolowich. C'est le *Morning Chronicle* qui parle : « Hier matin, à sept heures un quart, les troupes ont été convoquées pour entendre la lecture d'un arrêt de la cour martiale rendu contre deux fusiliers du régiment royal d'infanterie, qui ont été condamnés à recevoir chacun cent cinquante coups d'étrivière; peine que Sa Majesté a approuvée. Les deux pauvres diables se sont deshabillés, on les a attachés au poteau d'infamie, et le drame a commencé. Hidesus spectacle, en vérité, chez une nation civilisée! Les martyrs ont souffert jusqu'au bout avec une héroïque résignation. Puis on les a menés sanglants à l'hôpital, et la justice a été satisfaite. » et la jeune reine aussi, à ce qu'il paraît, puisqu'elle approuve de semblables peines.

On a, par Londres, des nouvelles de Portugal du 5 septembre. La reine dona Maria est allée s'établir au château de Belém, assez inquiète, à ce qu'il paraît, de la marche un peu hardie de Costa-Cabral, vers le retrograde. On parle de prôner de nouveau les cortès. La comtesse de Loulé, tante de la reine, est à toute extrémité. Elle succombe à un cancer au sein; la reine lui a rendu visite. — Le gouvernement portugais aurait, dit-on, fait offrir à don Miguel, par l'entremise du souverain pontife, une pension de 14,000 livres sterling, à condition qu'il renoncerait à toutes ses prétentions au trône. Il paraît que cette offre a été fièrement rejetée par l'inflexible prétendant, et qu'il a déclaré de nouveau qu'il

n'abandonnerait jamais ce qu'il appelle ses droits à la couronne portugaise.

On a, dit-on, reçu à Neuilly des lettres alarmantes sur la santé de la reine Isabelle. Sa situation serait telle qu'on ne saurait songer à un projet sérieux de mariage; elle serait menacée d'hydrocypose et de phthisie pulmonaire. Dans le cas d'une catastrophe tout serait préparé pour assurer la régence à Marie-Christine. — En Navarre, les carlistes se sont rendus en grand nombre aux scrutins électoraux, et le ministère ne se flatte pas d'y obtenir la majorité qui lui paraît acquise dans la province de Madrid.

En Grèce, le ministre Coletti peut déjà entrevoir les difficultés qu'il aura à combattre pour amener les parties à la conciliation. En attendant, le ministre de la guerre a envoyé à Alexandrie un courrier chargé d'une dépêche pour annoncer au général Grivas, qui se précipite en Grèce, d'avoir fait excepter de l'amnistie, qu'il pouvait venir occuper son poste à la chambre des députés. — L'ambassadeur de la Grande-Bretagne dissimulant mal son mécontentement de la nouvelle direction des affaires. De nombreux vaisseaux anglais étaient à l'ancre dans le port. — Des actes de brigandage avaient été commis. Le 22, la malle-poste avait été assaillie au milieu de l'Isthme par 25 hommes bien armés; ceux-ci avaient que le courrier était porteur de sommes considérables en argent et en billets de banque. Ils ouvrirent la voiture, ne prirent que 5,000 florins, mais brisèrent tous les objets qu'ils trouvèrent et rompirent le cachet des dépêches des trois ambassadeurs allemands.

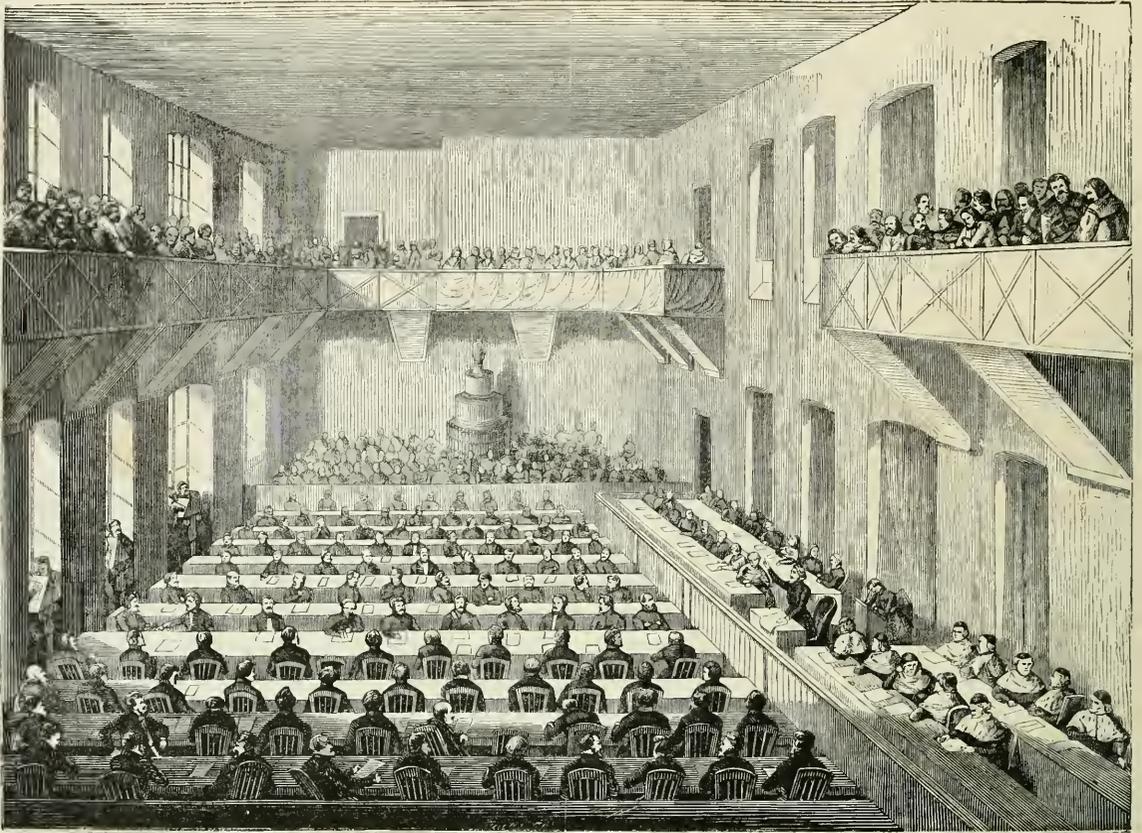
Parmi le grand nombre de privilèges dont jouit la noblesse de la province de Novogorod, en Russie, se trouve celui d'occuper toutes les charges de l'ordre judiciaire, et d'être élu dans son sein les titulaires de ces charges. Or, depuis quelque temps, le ministre de la justice remarquait que de grands abus se commençaient par les membres des cours et des tribunaux de la province de Novogorod, et il en fit son rapport à l'empereur. En réponse à ce rapport, le czar vint à adresser au ministre de la justice un rescrit ni Sa Majesté ni enjoint de publier la note suivante pour servir d'avertissement aux nobles de Novogorod et à ceux de tout l'empire : « L'empereur voit avec beaucoup de regret combien peu la noblesse sait apprécier la confiance dont il l'a investie en lui accordant le privilège d'exercer les plus hautes charges du gouvernement par des peis nées qu'elle choisit elle-même parmi ses membres. Si la noblesse ne sait pas respecter sa propre dignité, si elle ne sait pas être comme juges des hommes consciencieux qui sachent se concilier et conserver l'estime due à l'ordre judiciaire, et remplir dignement leurs devoirs envers la nation et le monarque, Sa Majesté se verra obligée d'être à la noblesse les privilèges que, par sa grâce particulière, elle a daigné lui accorder. » Cette publication a produit une grande sensation à Saint-Petersbourg.

Nous avons fait connaître dans notre dernier bulletin le vote par lequel la majorité des deux ordres de la noblesse et du clergé de la diète suédoise ont rejeté les projets de réforme de la représentation nationale. La *Gazette d'Augsbourg* cite une lettre de Stockholm du 30 août, rendant compte d'une manifestation qui a succédé à cette décision : « Hier au soir, dit son correspondant, tous les membres des quatre ordres qui ont voté en faveur du projet concernant la représentation nationale se sont réunis dans le local de la bourse pour se concerter sur les mesures à prendre. Le comte Aukasswert a engagé l'assemblée, qui se composait de 200 membres, à nommer une commission qui serait chargée de rédiger un nouveau projet de loi sur cette matière. Mais il a protesté contre la proposition d'un rédacteur du journal du nom *Aftonbladet*, qui voulait que l'on employât des moyens extérieurs pour faire adopter le projet. Le journaliste expliqua alors le sens de cette expression, qui, d'après lui, signifiait que l'on devait agir sur l'opinion publique par la voie de la presse. Plusieurs autres membres ont pris la parole, notamment le comte David Frelich. Les journaux ne font pas mention de cette réunion. »

En Hongrie, les orageux débats que nous avons rapportés la semaine dernière ont eu un immense retentissement. On écrit de Presbourg, à la date du 5 septembre : « Les dernières scènes qui se sont passées dans la chambre des magnats trouvent de l'écho dans le pays, la rupture entre les deux chambres n'a jamais été si éclatante. Il ne s'en est pas fallu de beaucoup que l'on n'eût vu dans la chambre des magnats. Le palatin qui préside les séances depuis près d'un demi-siècle (quarante-neuf ans) a déclaré d'avoir jamais été témoin d'un orage parlementaire de cette violence. La seconde chambre, celle des états, ne se laisse pas fléchir par la résistance de la majorité des magnats, elle insiste avec vigueur sur les réformes à introduire. Elle veut de décider d'entendre le droit de la propriété foncière à la classe noble, mais cette résolution n'a eu certainement pas approbation par les magnats; la noblesse moyenne et inférieure sait fort bien que la première chambre ne tolérera pas une innovation de ce genre. Dans plusieurs comités on tient des réunions pour prier le gouvernement de ne pas clore la session immédiatement. Dans une assemblée qui a eu lieu à Pesth, on a prononcé des discours très-violents. On fera une représentation contre les obstacles que la première chambre oppose à toutes les améliorations proposées. »

Le conseil municipal de Paris vient de prendre, au sujet de la congrégation des Ursulines, une délibération qui a causé une grande sensation. En voici un extrait :

« Considérant que l'établissement des sœurs Ursulines pour le placement des femmes à gages est une spéculation; que l'intervention des religieuses dans une pareille entreprise est plus que singulière; qu'on sait assez dans quel intérêt on cherche à s'insinuer dans l'intérieur des familles et à s'informer de leurs affaires, de leurs opinions et même de leurs secrets; que des établissements de ce genre, dans lesquels on trouve, suivant le prospectus lui-même, un couvent, une communauté enseignante et charitable, un hôtel



(Salle des États de Hongrie à Presbourg.)

garni, une pension bourgeoise, un bureau de placement pour les deux sexes et pour toute espèce d'emploi, un bureau de placement pour les apprentis, etc., ne sauraient sans danger être dispensés de la surveillance de l'administration; qu'il est urgent de mettre un frein à ce débordement d'inconvénances et d'illegalités;

» Délibère: M. le préfet est invité à s'assurer si les divers établissements charitables qui sollicitent des subventions de la ville de Paris ont rempli les formalités exigées par la loi du 24 mai 1825, et notamment son art. 5;

« M. le préfet est invité à faire rechercher les moyens d'exercer une surveillance devenue indispensable sur les établissements qui, en raison de leur nature, échapperaient aujourd'hui aux moyens de surveillance prescrits par les lois et règlements relatifs aux établissements universitaires, industriels ou religieux, notamment l'établissement des sœurs Ursulines, rue Chanoinesse, et la maison de Notre-Dame-Anxifratrice, rue du Faubourg-Saint-Jacques.»

La Gazette de France dit que le Juf errant a empêché le conseil municipal de dormir et que cette délibération n'est qu'une contrefaçon du roman de M. Eugène Sue. Pour être véridique, nous devons dire que la contrefaçon nous paraît appelée à l'immense succès de l'Original.

Les Anglais ont perdu un brick, le *Porama*, sur suite de l'abordage d'un bateau à vapeur, le *Trom-Duke*, venant de Dublin. Le brick a coulé sous voiles; onze personnes ont péri;

quatre ont été sauvées. Quelques instants ont suffi pour accomplir ce désastre.

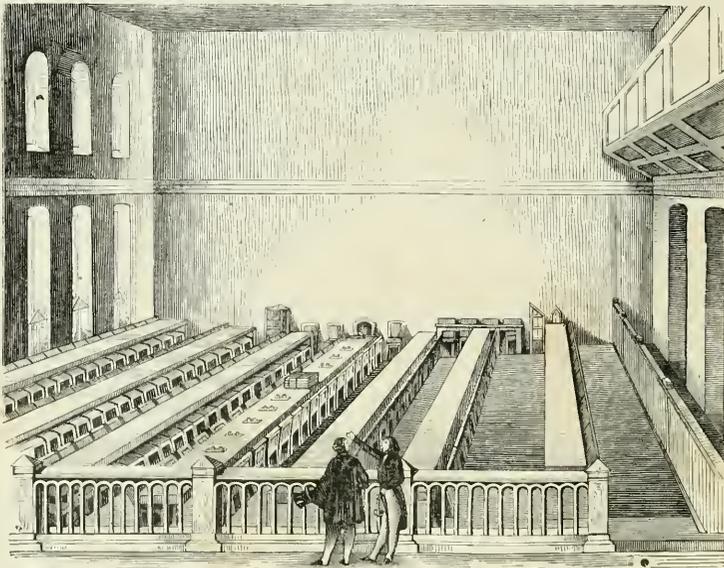
C'est lui qui nous a apporté si promptement la nouvelle du désastre de la *Pointe-à-Pître*. Ses aménagements sont fort beaux; il a été remis entièrement à neuf. L'amiral La Susse, chargé de tout disposer à Cherbourg pour ce voyage, a fait jeter à l'eau pour plusieurs milliers de francs d'ébénisterie, s'il n'a pas jugé digne du service auquel on destinait le navire. Le mobilier qui doit le garnir est arrivé à Cherbourg, par le *Calabri*, qui était venu le rendre au Havre.

Dieppe a fixé définitivement au 22 de ce mois la fête pour l'inauguration de la statue de Duquesne. — Celle de Dumont d'Urville doit être mise le même jour sur son piédestal à Condé-sur-Noireau, s'il n'y a pas en ajournement. — A Valence, on se prépare à ériger la statue de Championnet; — A Caen, celle de Laplace.

L'Académie des beaux-arts a nommé à la place vacante dans son sein, par la mort de M. Tardieu, graveur. La majorité était de 15 voix. Au quatrième tour de scrutin M. Forsier l'a réuni. M. Henriquel Dupont a obtenu 11 suffrages.

Le roi a commandé à M. Horace Vernet trois tableaux qui reproduiront l'attaque de Tanger, la prise de Mogador et la bataille d'Isli.

L'*Almanach royal* pour 1844 vient de paraître. Les journaux en ont extrait deux articles. L'un est relatif à M. Briat, qui y est inscrit; le BRUAT, officier de la Légion d'honneur, deuxième inscrit des capitaines de vaisseau de deuxième classe, gouverneur des îles Marquises et COMMISSAIRE DU ROI près la reine des îles de la Société. L'autre fait revivre une



(Salle des Magnats)

Le bâtiment à vapeur le *Gomer*, sur lequel le roi doit s'embarquer, le 8 de ce mois, au Tréport pour l'Angleterre, est un de nos navires transatlantiques et le plus éprouvé de nous.

formule aristocratique; M. le Premier, pour la satisfaction personnelle de M. Ségurier (Antoine-Marie-Mathieu), grand-officier de la Légion d'honneur; PREMIER; pair, conseiller d'Etat, etc.

On a cette semaine annoncé la mort de — M. Camille Périer, pair de France, un des frères de Casimir Périer; — M. le

lieutenant-général marquis de Faudos, commandant la 11<sup>e</sup> division militaire, beau-frère du feu duc de Rovigo; — M. Charles Durooir, professeur d'histoire au collège Louis-le-Grand, auteur de plusieurs ouvrages et d'un nombre considérable d'articles de la *Biographie universelle* des frères Michaud; — de M. le baron Vincent Camuccini, célèbre peintre napoléonien, directeur de l'Académie des Deux-Siciles, à Rome, membre correspondant de l'Institut de France, mort le 1<sup>er</sup> septembre, dans la capitale des États Romains, — et de M. Antonio Parisetti, un des membres les plus distingués de l'émigration italienne, ancien compagnon de captivité de Sylvio Pellico, mort à Paris à quarante-deux ans.

l'aine partie de l'équipage y laissait la défense moins active. Le Groenland avait à bord trois forçats qu'il conduisit du bague de Rochefort à celui de Toulon. En cet instant suprême, tout secours devait être accepté. Le commandant fait briser les fers de ces trois hommes, et il n'a pas à s'en repentir. La conduite de ces malheureux est admirable; sous le feu le plus meurtrier, à eux seuls ils charient un caïon de l'arrière à l'avant du navire, le mettent en batterie, et, artilliers improvisés, ils font des prodiges de bravoure et se réhabilitent sous le baptême de feu.

Mais toute résistance était vaine. A la tombée de la nuit, le *Pluton*, monté par le prince de Joinville, et le *Cuvier* arrivent sur le lieu du sinistre. L'anral se rend aussitôt à bord du *Groenland*, et s'assure par lui-même de sa situation désespérée. Sur ses ordres, les embarcations des trois navires, protégées par la nuit, viennent enlever le reste de l'équipage. Le commandant et un matelot demeurent seuls à bord; une triste mission leur est confiée; ils mettent le feu à la *chaise de soufre* qui doit incendier la frégate. Quelques heures après, les flammes avaient envahi ce magnifique bâtiment, et ne laissaient pas même ses débris au pouvoir d'un ennemi qui n'eût pas manqué de les porter en triomphe dans l'intérieur du Maroc, comme les trophées d'une victoire imaginaire!

## Perte de la frégate à vapeur le Groenland,

sur les côtes du Maroc.



L'illustration a publié dernièrement (tom. IV p. 17) quelques détails sur les circonstances qui ont précédé le sinistre du *Groenland*, ainsi que sur le dommage matériel causé à notre marine par la perte de cette belle frégate à vapeur. Nous complétons aujourd'hui ces détails par d'autres parvenus depuis sur les derniers moments du navire naufragé, et en partie empruntés au journal *l'Algérie*, l'un des mieux informés de tous les mouvements de la flotte dans la Méditerranée.

Une demi-heure après l'échouage du *Groenland*, une quinzaine d'Arabes parurent sur la falaise et commencèrent la fusillade; de moment en moment leur nombre grossissait, et bientôt un rassemblement de plus de deux mille hommes, venus d'El-Araïch et des tribus voisines, fit un feu nourri qui rendit les abords du pont presque impraticables. Les deux mâts de l'avant, scés par l'ordre du commandant, s'étaient renversés du côté de la plage et offraient un pont aux assaillants. Des Arabes, poussant des cris sinistres, grimpaient sur l'avant du navire par le beaupré, qui touchait à terre. D'autres, embusqués derrière les rochers, sous le canon même du bateau à vapeur la *Lodette*, entretenaient une fusillade, bien dirigée qui blessa sept matelots français dans les canots.

Il importait de garantir le *Groenland* contre l'invasion des Arabes. Le transbordement

## Théâtres.

VARIÉTÉS : *Une Chaîne à rompre*. — VAUDEVILLE : *Turlurette, les Deux Perles*. — GYMNASÉ-DRAMATIQUE : *les Trois Péchés du Diable*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Culypso ne pouvait se consoler*, etc.

Il y a quelque chose de neuf dans *Une Chaîne à rompre*, et ce vaudeville diffère en cela de presque tous les vaudevilles que ce temps-ci fait éclore.

Vous voilà bien intrigué. — Du neuf, bon Dieu! et dans un vaudeville, encore! qu'est-ce donc?

Ce n'est pas M. Saint-Flour, assurément. M. Saint-Flour est mari de madame Saint-Flour; cela est tout simple. Il est vieux, et sa femme est jeune; cela se voit souvent. Il est gros, il est gras, il est bête; cet assemblage de qualités n'est pas sans exemple. Sa femme le déteste, et le lui prouverait avec plaisir, si elle en trouvait l'occasion; rien n'est moins surprenant. Saint-Flour le sait, et il est jaloux; rien n'est plus ordinaire. Il confie sa crainte et ses soupçons à son cousin Achille, jeune guerrier de la plus belle venue, et maître d'armes dans je ne sais quel régiment, lequel, en secret, a conçu depuis longtemps l'espoir de consoler madame Saint-Flour des déconvenues de son mariage; c'est toujours ainsi que les choses se passent dans les comédies avec ou sans couplets.

Patience, lecteur, je ne suis pas comme l'Intime; chez moi le premier n'est jamais le plus beau.

Achille dans est chargé de surveiller madame Saint-Flour, et s'en acquitte avec un zèle des plus incommodes. Madame y échappe cependant, et ne tarde pas à attirer chez elle M. de Valaiseau, soi-disant gentilhomme dont l'élégance, la chevelure et les intentions sont également équivoques. Vous devinez bien ce que cherche avant tout madame Saint-Flour; un homme ferme sur ses jarrets, qui puisse tenir tête au maître d'armes, et qui, de manière ou d'autre, la débarrasse de cet agrès importun; un homme, enfin, qui rompe sa chaîne. Il peut s'attendre à être largement récompensé. — Monsieur, avez-vous du cœur? — Si j'ai du cœur, madame?... dit le Valaiseau en se redressant sur ses haanches. — A la bonne heure! mon cousin va trouver enfin à qui parler. —



Théâtre du Gymnase : *Les trois Péchés du Diable*. — Mademoiselle Désirée, rôles de Niobe, Suzanne et de l'officier.)

Qu'est-ce que votre cousin, madame? — Un fat, un insolent. Le voici, je vous livre votre victime.

Hélas! c'est Valaiseau qui est victime. Au premier mot de son ennemi il pâlit, il légéne, et ses jambes flageolent. — Que demandez-vous? — Moi?... je venais... — Réclamez mon ministère, dit madame Saint-Flour, qui comprend qu'il faut lui venir en aide. — Ah! c'est diffé-

rent. Que monsieur passe à l'atelier.

Quel est donc cet atelier? et en quoi consiste ce ministère? — Ah! madame, n'en riez pas. Il vous arrivera bientôt, peut-être, de découvrir un mince filet d'argent au milieu de ce large bandeau d'ebene qui encadre votre front d'ivoire, et vous connaîtrez alors l'utilité des fonctions de madame Saint-Flour.

Valaiseau revient bientôt de l'atelier. L'opération a parfaitement réussi. Ses cheveux ne sont plus rouges. Ils sont bleus. Avais-je tort en commençant? N'est-ce pas là une idée tout à fait nouvelle? Connaissiez-vous un poète comique qui ait jamais imaginé des cheveux bleus?

Si jamais la couleur de vos cheveux vient à vous déplaire, et que la fantaisie vous prenne de donner sur ce point un démenti à la nature, tâchez du moins de ne pas vous adresser à madame Saint-Flour. Elle est sujette à des distractions trop dangereuses, et à des cousins trop compromettants.

— Mademoiselle Turlurette a bien aussi ses inconvénients. Demandez plutôt à ce grand jockey, si entreprenant et si maigre, à qui elle octroie les coups de cravache avec tant de libéralité. Demandez à ce magistrat municipal de je ne sais quel canton de l'Ariège, qui tente de corrompre sa vertu. Corrompre la vertu de Turlurette, et avec des billets de banque, encore! Y pensez-vous, monsieur le maître?

Turlurette est une fille de bien, à la fois honnête et avisée. Elle prend les billets de banque, et garde sa vertu. Puis elle donne le tout à celui qu'elle aime. Fille de bien finit toujours par là. Or, il arrive que l'heureux fripon qu'elle préfère est justement le neveu du magistrat qu'elle a dénoncé. La soustraction se convertit donc en donation, et rien ne sort de la famille. Au contraire! Mais admirez un peu, je vous prie, l'immoralité de ce parler de Vandeville, qui s'est permis de siffler un aussi vertueux dénoûment!

—Les Deux Perles n'avaient pas à craindre une aussi cruelle avanie. Elles tout partie intégrante du trésor de l'empereur d'Allemagne. Elles valent un million. Siffler un million en 1844, dans le siècle de la commande, et sous le règne des banquiers ! allons donc ! pour qui vous prenez-vous ? Devant un million l'on se prosterner au plus vite, et l'on prend l'encenseur et non le sifflet.

Ces deux perles ont eu d'ailleurs d'étranges aventures, et l'on doit savoir gré à M. Paul Foucher d'avoir conservé à la postérité une histoire aussi intéressante. Qui sait ? peut-être que, sans M. Paul Foucher, les races futures n'auraient jamais entendu parler de ces deux perles de l'empereur Montezuma, prises à son cou par Fernand Cortez, puis jetées à la mer par ce héros, qui avait très-mauvaise tête, repêchées par le comte de Blumberg, consignées enfin par Charles-Quint, et qui sont entre les mains des empereurs un talisman si puissant que pas une princesse à qui les ses ont fait offrir n'a refusé leur alliance. Aussi, quand l'enfante, fille de Philippe IV et sœur de Charles II, s'avisa de faire la princesse, et repoussa, d'un air assez impertinent, l'ambassadeur de Sa Majesté Impériale, « Patience, dit celui-ci, sans se déconcerter le moins du monde ; je vais lui envoyer mes deux perles, et vous verrez le changement qui s'opérera soudain dans ses dispositions. »

Pauvre Blumberg ! pourquoi parlez-vous, Blumberg, de ce que vous ne comprenez pas ? vous êtes justement comme ma vieille tante Marguerite, qui n'entend rien à l'amour. La princesse est sans doute l'œuvre d'un jeune officier. Le jeune officier est amoureux de la demoiselle d'honneur de la princesse. La demoiselle d'honneur aime beaucoup la princesse, et encore plus l'officier, et les deux perles, perdues dans ce labyrinthe si entortillé d'amitiés et d'amours, finissent par tomber entre les mains du jardinier d'Arnappe, dont elles séduisent la vertu. Pourquoi ce jardinier-là n'a-t-il pas le savoir-faire et l'esprit ingénieux de mademoiselle Turleture ? Ah ! c'est que Turleture est une Parisienne habitée du bal Mabille, tandis que Pacheco n'est qu'un Espagnol, mangeur d'oignons. Pacheco est donc moins gai que Turleture, mais en revanche il n'est pas plus intéressant, et, à tout prendre, on donnerait de grand cœur les deux perles, malgré leur grand prix, pour n'avoir jamais vu Turleture. Quant à moi, toutes les Turletures du Vaudeville, fussent-elles ornées de toutes les perles que peut contenir l'Érin de M. Ancelet, ne valent pas à mes yeux un seul des *Péris Péchés* dont le diable régale chaque soir les habitantes du Gymnase.

— Un péché est un forfait mortel, et vous le jure, et surtout quand il se sert par le diable en personne. Et que direz-vous, si mademoiselle de la queue n'a pas de queue, et ce n'est point par là qu'on a pu le prendre. Hélas ! il ne veut que trop souvent sans qu'on l'appelle ; à plus forte raison quand on le provoque, quand on le défie, dont on s'attendre à le voir accourir. Un jeune étudiant en pharmacie commet cette imprudence, et il en est puni comme il le mérite. — Ah ! tu as juré, nous Ludovic, d'être toujours sage à l'avenir, et de ne plus boire, et de garder à ta maîtresse une fidélité inviolable, et tu crois te moquer du diable impunément ! Nous allons voir !

Le diable prend l'élegant déshabillé d'une danseuse voisine de Ludovic, et vient souper avec lui. Ludovic mange des truffes et boit du vin de Rhin ; Ludovic danse la polka ; puis le diable devient un jeune officier, cousin de la danseuse, et vient faire vacarme à la porte. Et Ludovic se fâche, courte le fer, et tu l'officier. En une heure il s'est grisé, il a été in-fidèle, il a tué son rival ; juste châtiment de sa présomption ! leçon salutaire, par où il apprend qu'on ne doit jamais jurer de rien. C'est l'histoire de *Ammon*, revêtue d'un habit plus moderne, et assaisonnée de ces mots spirituels et de ces lines et vives saillies que M. Varin jette toujours à pleines mains sur tout ce qu'il écrit. Prenez donc un oignon, o lecteur, et courez bien vite au Gymnase, à moins que vous ne vous sentiez attiré un peu plus loin par l'île de Calypso, dont nous apprécions là-bas la riche verdure, les eaux éblouissantes et l'horizon découpé à souhait pour le plaisir des yeux.

— N'est-ce point une illusion pour le plaisir des yeux, si réservés et si modestes qu'on archaïque a pu, sans se compromettre, nous conter leur histoire ? Non, je le vois bien, ce n'est pas la tête Calypso, ni la tendre Encharis, ni la vertueuse Télémaque, ni l'austère Mentor ; ce sont de hardis badains qui leur ont volé leurs noms et leurs costumes. Mais que de joyeux gambades ! que d'amusantes saillies ! quelles bouffonneries antaïques ! quels calembours exorbitants ! eût-on jamais eût l'antiquité si plaisante, et la mythologie si grotesque ?

### Courrier de Paris.

Avouez-le, le moment ne serait-il pas bien choisi pour entamer une théorie sentimentale de l'absence, et du mourir, et de ce sujet, la double connaissance que nous possédons du cœur humain en général et du cœur parisien en particulier ? Mais je m'abstiens, par égard pour nos absents, par égard surtout pour nos absentes. Ne croyez pas d'ailleurs que si nous pensions à nos fugitifs, nos fugitifs soient sans p-n-r à nous, J-magnéticien qu'à l'heure du départ ils ou elles croient sincère-

ment emporter Paris tout entier avec leur gilet le plus frais, leur romance la plus nouvelle, leur robe d'hier soir ; mais déjà, avant que septembre ne soit écoulé, déjà l'on s'aperçoit là-bas que l'on a laissé portant quelque chose derrière soi, et ce quelque chose, c'est précisément Paris, ni plus ni moins, Paris, ce vilain Paris, tout uniquement peuplé de pauvres diables, à l'heure qu'il est, Paris que l'on a beau fuir, Paris où il faut toujours revenir, quoi qu'on en ait. Dans le fond des châteaux, voici donc qu'on commence à devenir pensif, à se tourner, sans rien dire, du côté de la grande ville, et je serais sûr d'aller au cœur de plus d'un de nos gentlemen émigrés, rien qu'en décrivant un rayon de ce beau soleil de Paris qui n'a point son égal au monde, un rayon égaré sur nos quais et nos boulevards, un rayon partant la rue en deux bandes de lumière et d'ombre ; les fenêtres ouvertes, les rideaux flottants, la foule sur les trottoirs, et un ami qui passe sous votre croisée, devant les yeux d'aventure pour voir si vous ne seriez point encore veuve !

Mais patience, tous ces infidèles ne tarderont pas à nous arriver plus parisiens que devant ; l'heure du retour est si charmante, qu'on l'avance toujours un peu. Et puis, à force de se faire à regret, ne finirait-on point par se faire oublier ? « Belle Philis, on désespère... »

Après cela, rien de neuf à Paris, si ce n'est Paris lui-même, une nouveauté éternelle, comme chacun sait. Ce matin, par exemple, n'avons-nous pas vu passer sur le pont Royal deux chasseurs, deux vrais chasseurs, guêtres, cuirasses, culbarnaches, portant en guerre, le fusil sur l'épaule, et attendant l'ombrelle de la plume Montrouge ! Figurez-vous un Turc sérieux, un vrai Turc, armé d'une ligne à plecter au plus fort du désert de Sahara ; ou encore un citoyen groënlandais vêtu de nankin ! Ils partaient donc tous les deux, suivis d'un février qui paraissait incomparable pour apporter la pantoufle et pour donner la patte. Au premier champ de luzerne, la pauvre bête, j'en suis sûr, se sera dressée sur ses pattes de derrière et mise à danser la polka, la polka, devenue, hélas ! le plus joli talent des caniches dansants. — Mais une chose plus réjouissante encore, s'il est possible, que l'aspect de nos deux chasseurs montrouges, c'était la curiosité sérieuse et honorable dont ils étaient l'objet. Quelle haute comédie, bon Dieu ! que la journée classée de ces deux personnages, et que n'avons-nous pu les suivre à la piste ?

Cependant, voici paraître à la barre de la correctionnelle un grand pêcheur, un fort scélérat, Chastigny, le coupable Chastigny ; Chastigny Hidalgo, Chastigny le croque-mort, Chastigny le plus ingénu plaisant et le plus fâcheux Chicard que la terre ait encore porté. Donc, Chastigny était tendeur dans l'administration des pompes funèbres, mais Chastigny ne cultivait le deuil qu'entre ses repas, et le soir, aussitôt qu'il avait fini de tendre, on le voyait passer à des exercices aussi peu funéraires que possible. Superbe Espagnol, ni velours et or, Chastigny figurait avec honneur dans les quadrilles Musard et compagnie, et là il se livrait à toutes les excentricités que sait suggérer un semblable costume. Or, et par malheur, la justice s'est mêlée, non point de sa danse, mais de son fastueux pourpoint, le fier Hidalgo confesse que la chose provient des économies qu'il a faites dans la toiture de Notre-Dame et des Invalides, lors des funérailles de l'empereur, du duc d'Orléans et du maréchal d'Andremont. Indignation générale ! mais Chastigny ne s'abandonne point lui-même, et il se sauve à l'aide de sa cause d'une façon tout à fait maladroite. Ce costume d'hidalgo, vous croyez peut-être que c'est un objet profane et sacrilège, du tout, c'est un souvenir pieux que Chastigny a voulu conserver des morts illustres dont il honore la mémoire. Ainsi c'était par dévotion napoléonienne que Chastigny endossait, chez M. Musard, sa jaquette ni-velours, et, ni solo de la pastorelle, notre Espagnol ne pouvait jeter les yeux sur son costume sans pleurer le maréchal. Le tribunal, en égard sans doute à la profession de l'accusé, ne l'a condamné qu'à deux ans de prison. Puisse à Dieu qu'il soit ainsi guéri de ses économies en velours et or, et de sa danse des morts, autrement dite macabre !

Mater, Cyrene mater ! la nymphe élève sa tête au-dessus de l'eau, elle croyait reconnaître le frère pleureur de son bien-aimé fils le pasteur Aristée, mais elle s'est trompée ; la voix qui vient de percer ainsi les grottes humides est celle d'un personnage très-peu bucolique, d'un avocat, s'il vous plaît, d'un avocat qui plaide, de M. Charles Ledru, s'il vous plaît, avocat berger des *Géorgiques* pour la culture des abeilles, « Mon cher avocat, » et il disait son an et pangriste du *Constitutionnel*, « vous êtes un vaillant défenseur des abeilles. » Oui, M. Ledru est le plus grand donateur d'abeilles qu'on ait encore vu ; je vous le dis, Aristée n'était qu'un écuyer et un pleureur après de M. Ledru. M. Ledru a sur sa terrasse 50,000 abeilles, bien complètes ; le soir, quand le temps est beau, M. Ledru ouvre sa fenêtre pour prendre le frais, et voici l'essaim tout entier qui fond amicalement sur son maître, comme une seule mouche ; ses cheveux, ses mains, ses habits, son visage en sont couverts. Lui, lui prince, il batte du doigt et de la voix ces abeilles familières, et, phénomène poétique, il les approche de ses lèvres, pour qu'elles y butinent sans doute ce fameux miel de la persusion, qui coule, comme on sait, de la bouche déserte de M. les avocats. — Mangeurs de miel, ceci est votre affaire ; vous voilà dûment avertis.

À propos de miel et d'abeilles, j'oubliais de vous parler d'un poète, et d'un poète géorgique, un colonel de dragons, ami de la belle nature. — Saint-Lambert, en un mot, ne possédait pas une certaine vue de la culture des abeilles, les fleurs de lui certains vers qui semblent être tout à fait circonstanciés, des vers où le poète appelle aux champs les magistrats en vacances :

Ministres de Théonis, ou plutôt ses victimes,  
Vous venez fatigues du spectacle des crimes ;  
Venez jouir aux champs du tableau des vertus,

Suspendez un moment vos travaux assidus ;  
Le repos vous attend à l'ombre de ces bûches,  
Vos plants chargés de fruits redemandent leurs matres,  
L'ouïent espérer vous montre ses ramoux,  
Et Bacchus vous rappelle un penchant des coteaux.

Saint-Lambert a toujours eu du bonheur. Sa vie entière ne fut qu'une suite d'années heureuses et brillantes ; ses manières et son esprit, en faisant un des ornements de la société du dix-huitième siècle, Aimé, honoré, recherché, fêté, il atteignit l'âge le plus reculé ; et voici qu'après quarante ans il lui arrive presque de mourir une seconde fois. Quelle bonne fortune pour un académicien ! quelle aubaine inespérée d'éloges funèbres et de notices pompeuses !

En 1805, le corps de Saint-Lambert avait été déposé au cimetière Montmartre. Là, par suite de travaux faits dans ce cimetière, son tombeau s'était enfoncé de plusieurs mètres et caché sous des terres rapportées. Un heureux hasard a fait récemment découvrir la pierre placée sur les dépouilles du poète, et le conseil municipal de Paris s'est empressé de concéder à ses restes deux mètres de terrain au Père-Lachaise, à côté de Delle, de La Harpe et du chevalier de Bouffiers, son compatriote.

M. de Pongerville, directeur de l'Académie française, assisté de MM. Ancelet, Dapary et Tissot, s'était rendu au cimetière de Montmartre. M. de Lamorinière, représentant le préfet de la Seine, actuellement en voyage, assisté de MM. L'ercet et Thierry, membres du conseil municipal, est venu se réunir à MM. les membres de l'Académie française. L'édilité parisienne, réunie aux représentants de la littérature française, donnait un caractère solennel à la cérémonie. Les dépouilles de Saint-Lambert sont parties du cimetière de Montmartre et ont été accompagnées jusqu'au Père-Lachaise.

M. de Pongerville, au nom de l'Académie française, a prononcé quelques paroles pleines d'émotion, où il a rappelé la vie et les écrits de Saint-Lambert. Et peut-être nos lecteurs nous sauront-ils gré de leur retracer aussi, en dix lignes, l'existence d'un homme qui honora les lettres avant par son caractère que par ses écrits. — Charles-François de Saint-Lambert naquit en 1717, à Vezelize, ancien duché de Lorraine. Attaché jeune encore au roi Stanislas par un service qui n'occupait qu'une faible partie de ses journées, il profita de son loisir pour étudier les poètes et les philosophes de l'antiquité. Le roi Stanislas aimait les gens d'esprit, les recherchant, et se flattait de les attirer près de lui. On a vu dans sa petite cour le même cercle réunir le marquis de Bouffiers, Devoaux, Tressan, Saint-Lambert, le marquis Du Châtelet, Voltaire. « Je n'ai jamais été plus libre, écrivait ce dernier à M. d'Artois, que lorsque la bonté du roi nous captive. »

Le séjour de Voltaire à Lunéville offrit à Saint-Lambert, qui doutait encore de son talent, une occasion de s'en assurer. Il lui soumit ses vers, et l'approbation de ce grand juge l'enhardit.

Colonel de dragons au service de la France, il quitta la profession des armes après les campagnes de Hanovre, pour se livrer tout entier à la culture des lettres. Ami d'Helvétius et du baron d'Holbach, élève aimé de Voltaire, il prit part à la rédaction de l'Encyclopédie. Le poème des *Saisons*, qui parut en 1769, plaça Saint-Lambert au rang de nos bons écrivains. Beaucoup trop loué de son temps, Saint-Lambert a peut-être été depuis beaucoup trop déprécié. L'école moderne l'a enveloppé dans la proscription dont elle a frappé Delle, Roucher et les autres poètes bucoliques qui ont chanté la nature, mais la nature laborieuse, cultivée, arrangée, et qui est tout mêlé partout l'agriculture à la poésie. Saint-Lambert est le véritable coryphée de cette école, et il a donné, dans son poème, le mot d'ordre de la géorgique française :

« Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile. »

Mais si nous comprenons et nous sentons la nature autrement que ces poètes, il ne faut pas oublier pourtant qu'ils furent, avec tous leurs défauts et leur froidure, et leur fausseté de vices, si vous voulez, des écrivains éminents, dont leur langue se doit honorer.

À la suite de son poème, Saint-Lambert publia quelques opuscules en prose, dont on ne se souvient plus guère aujourd'hui ; *Zémis*, *l'Athenaïa*, le *Catéchisme universel*, etc. On sait que lorsque madame Du Châtelet habitait Lunéville, Saint-Lambert lui rendit des soins assez pressants pour alimenter Voltaire. Depuis, l'auteur des *Saisons* a passé de longues années à Franconville, auprès d'une femme célèbre qui lui fut constamment fidèle, et que « l'éloquence passionnée de Rousseau, dont elle était adorée, ne put qu'émouvoir sans la séduire. »

Il est mort le 11 février 1805, âgé de quatre-vingt-trois ans, après avoir été rappelé dans le sein de l'Académie française, où Suard, avant M. de Pungerville, avait déjà prononcé son éloge.

Maintenant que nous avons rendu les honneurs aux morts, il nous reste encore à rendre justice aux vivants. Samedi dernier, *l'Illustration* annonçait simplement l'ouverture du Diorama. Nous revenons aujourd'hui sur les nouveaux tableaux de M. Boulton, pour les louer comme ils le méritent. Il nous semble, en effet, que l'art diorama n'avait pas encore été poussé aussi loin ; et, quand on a vu le second tableau du *Débarde*, il faut croire que les limites même ont été atteintes.

Ce merveilleux spectacle se divise en quatre aspects, ou quatre scènes différentes. — Vous apercevez d'abord la grande ville d'Amboise, bâtie, entre de hautes montagnes, par la main des géants ; des temples immenses, des obélisques sans nombre, une tour de Babel qui s'élève en spirale, et déjà des ruines ; des places énormes, des rues cyclopaïennes ; au fond, les eaux du lac et l'horizon bleu. — Le ciel se couvre peu à peu, les nuages s'amoncellent, une horrible nuit s'étend sur la ville et les monts.

Un coin du ciel s'embrase, et nous fait voir, à sa lueur sanglante, la scène de l'immense dissolution. Les cataclys-

du ciel sont ouvertes; vous entendez, vous voyez tomber les torrents de pluie. — Et ne croyez pas qu'il s'agisse d'une pluie de comédie; la pluie tombe, le pluie raye le ciel, et le vent la fait bouillonner, et la rafale la balait et la fonce dans tous les sens. — Cependant les eaux s'élèvent rapidement et sans relâche; de tous les rebords, de toutes les corniches de la ville, de tous les toits, descendent des cascades écumantes, qui s'en vont grossir l'abîme. — Il y a un effet de ciel et d'eau impossible à décrire. — On voit les hommes, frappés de terreur, fuir çà et là, se réfugier sur les monuments les plus élevés, et gravir la cime des plus hautes montagnes.

Des ténèbres plus épaisses encore succèdent à cette scène d'épouvante; les vents se déclinent, et les eaux bouillonnent avec une nouvelle violence. — Un calme profond succède à cette agonie du monde. L'obscurité se dissipe peu à peu, l'on aperçoit une immensité d'eau; la mer regne, sans bornes, par-dessus le monde englouti. A l'horizon, l'arche flottant sur les flots.

Ce magnifique tableau a malheureusement été gâté par un accident: on a tant bien que mal réparé la toile; mais les traces du dégat subsistent toujours, et, pour qu'elles ne soient pas sensibles à l'œil du spectateur, on est obligé de donner extrêmement peu de lumière à ce troisième aspect. Ce qui rend la scène un peu confuse. C'est un véritable malheur irréparable, et que la beauté des trois autres tableaux doit faire regretter plus vivement encore.

Le quatrième tableau nous semble un chef-d'œuvre, non-seulement dioramaïque, mais encore de peinture et de dessin. Tous les artistes voudront voir cette admirable toile. — Les eaux, qui avaient submergé la surface de la terre, se retirent insensiblement, et laissent enfin tout à fait découverte; les monts et les vallées reparaissent à nos yeux, l'aspect de la terre, celui de la verdure, offrent un contraste saisissant avec les scènes qui ont précédé. L'arc-en-ciel, ce signe de la clémence divine, brille dans la nue; et, sur le sommet de la plus haute montagne, la famille de Noé, agenouillée, les bras tendus, rend grâce à Dieu de sa miraculeuse délivrance. Le premier rayon de soleil échauffe la fumée du sacrifice.

A coup sûr, il n'y a point, dans tout Paris, de spectacle comparable à celui-là, et qui nous laisse une pareille impression. Nous engageons vivement tous nos lecteurs parisiens à faire le voyage du Château-d'Eau, pour se procurer la vue et l'émotion les plus diviniennes que l'on puisse imaginer.

**Approvisionnement de la ville de Paris.**

L'établissement d'une enceinte fortifiée autour de la capitale a rappelé l'attention sur une question fort importante, celle de l'approvisionnement de Paris. La nécessité d'une réserve qui assure pour un temps assez long la subsistance de la population parisienne, a été signalée lors de la discussion de la loi des fortifications, et elle est aujourd'hui universellement reconnue.

Aussi, d'une part, l'administration municipale, de l'autre, le commerce des céréales, sur lequel repose sa grande partie l'exécution de la mesure, se sont-ils vivement préoccupés des difficultés qu'elle rencontre.

Depuis la révolution, le gouvernement a presque toujours reconnu la nécessité d'établir à Paris un système de réserve qui pût parer aux éventualités les plus pressantes d'une disette accidentelle; et l'administration a fait presque sans interruption depuis cette époque des tentatives plus ou moins heureuses pour arriver à ce résultat.

Malgré ces essais divers, la ville de Paris se trouve aujourd'hui sans réserve organisée administrativement. Cette situation n'a pas paru pouvoir durer. En effet, les nombreuses et dures expériences que nous venons de rappeler ont appris ce qui en coûte à être pris au dépourvu par une mauvaise récolte. Et en outre, la situation nouvelle créée à Paris par les fortifications ne permet pas de laisser la capitale sans subsistances en réserve. Cette seule circonstance annulerait entièrement l'avantage que l'on espère retirer de l'enceinte bastionnée. Paris fortifié, mais dépourvu de vivres, devrait céder aussitôt à la disette, de même que Paris ouvert capitulait devant la force.

Dès ce moment, la question se présente sous un double point de vue: 1° réserve contre l'éventualité d'une mauvaise récolte; 2° approvisionnement contre l'éventualité d'une interruption momentanée des arrivages.

On a, dans l'une et l'autre hypothèse, proposé successivement plusieurs systèmes. Lors de la suppression de la dernière réserve ainsi organisée, on eut le projet de lui substituer une réserve en argent. Par une délibération du 23 janvier 1811, le conseil municipal avait pensé qu'un fonds annuel de 250,000 fr., avec intérêts cumulés, et qui serait employé en achats de blés lors d'une mauvaise récolte, suffirait pour faire face aux nécessités du moment. Il ne parait pas qu'on ait donné suite à cette mesure, qui d'ailleurs paraissait insuffisante. La somme mise en réserve serait beaucoup trop faible. Il est reconnu que la production moyenne de la France est supérieure à la consommation; mais il y a des alternatives inévitables de récoltes bonnes, médiocres et mauvaises. Ainsi l'expérience montre que, sur six années, on doit attendre une mauvaise, deux médiocres et trois bonnes. Une bonne récolte peut présenter un excédant équivalent à trois mois de consommation; une mauvaise peut présenter un déficit analogue. Par conséquent, si l'on n'a rien réservé de l'excédant antérieur, la nécessité devient pressante, la rareté des grains fait hausser considérablement les prix, et l'importation est indispensable.

Il est à remarquer que les années de disette furent presque toujours précédées d'années abondantes pendant lesquelles le grain était tombé à vil prix. En 1708, la récolte fut considérable; on exporta les blés à l'étranger, qui les acheta au prix

de 8 fr. le setier. Tout le monde connaît l'épouvantable famine de 1709, et l'on racheta alors à 50 fr. le setier les blés qu'on avait sentés l'année précédente. En 1759, on vendit au dehors pour 20 millions de grains, et en 1740, on fut obligé de racheter exactement la même quantité, qu'on paya 40 millions. En 1815 et 1816, on abusa de la même facilité d'exportation, et en 1817, le Trésor, forcé à des rachats énormes, perdit 20 millions, malgré les reventes qu'il opéra. En ce qui concerne la ville de Paris, les dépenses occasionnées par ces disettes successives, réparties en moyenne, donnent par année une dépense de 1,500,000 fr. à peu près, et suivant les calculs positifs de l'ingénieur statisticien M. Louis Millot, 11. 42 c. par habitant.

On voit donc combien la somme prévue de 250,000 fr. serait insuffisante; et d'ailleurs une réserve en argent ne procurerait jamais sur les populations l'effet moral qui résulte d'une réserve en grains. Dans la disette, l'effroi qui s'empare du peuple augmente encore le renchérissement des subsistances. La crainte de manquer de nourriture conduit chaque habitant à se créer dès le début une petite réserve personnelle qui arrête le cours normal du commerce, et produit aussitôt une hausse excessive. La vue d'une réserve rassurerait les populations, et leur donnerait la sécurité nécessaire au développement des mesures administratives.

Une des grandes difficultés à surmonter, et la cause de la dépense excessive des réserves, ont toujours consisté dans la conservation des grains emmagasinés. Plusieurs moyens ont été successivement tentés; on a essayé les procédés de Duland; ceux de Dartigues, les machines plus ou moins compliquées de MM. Cadet de Vaux et Terrasse des Billons, les silos de MM. Dejean, Ternaux et Daru, le grenier mobile de M. Vallery, etc.

C'est sur l'emploi de ce dernier appareil que M. Thomas avait fondé la proposition qu'il avait faite en 1841 d'établir une réserve de six millions de quintaux métriques de grains, moyennant une subvention de l'Etat. Cette proposition, à laquelle, jusqu'à ce jour, il n'a pas été donné suite, est la dernière tentative dont nous ayons connaissance pour établir une réserve générale contre l'éventualité des mauvaises récoltes.

La seconde hypothèse relative à l'approvisionnement particulier de Paris, dans le cas d'interruption momentanée des arrivages, a été l'objet d'une étude assidue et de plusieurs mesures prises par l'administration municipale. Voici quels sont les besoins, et quelles sont les ressources dont on peut disposer pour y subvenir.

On peut compter qu'un Parisien consomme annuellement:

En froment, . . . . .	2,25 hectolitres, pesant 176 kilogr.
En méteil, . . . . .	0,14 — — — — — 10 kil.
En seigle, . . . . .	0,55 — — — — — 24 kil.
En orge, . . . . .	0,08 — — — — — 05 kil.
<b>Total . . . . .</b>	<b>2,82 hectolitres, pesant 185 kil.</b>

186 kil. de grain donnent environ 155 kil. de farine; 155 kil. de farine donnent environ 105 kil. de pain, ou 580 livres, c'est-à-dire un peu plus d'une livre par jour.

Or, si l'on compte 155 kil. de farine par habitant, la population totale de Paris, qu'il faut évaluer à 1 million d'habitants, exigera, par an, . . . . . 155,000,000 kil. ou par jour . . . . . 570,000 kil. ou en sacs, en comptant le sac à 154 kilogr. poids net, par jour. . . . . 2,400 sacs.

Cette évaluation serait même peut-être un peu faible pour la consommation totale parisienne. Nous n'avons calculé que sur le nombre des habitants, et pour le pain. Il faudrait y comprendre les animaux, et en outre la farine employée aux pâtisseries, aux usages de cuisine, etc., en outre de la consommation d'un demi-kil. de pain par jour.

En effet, si on fait le relevé des sacs de farine employés journellement dans Paris, on trouve que les boulangers intra-muros en emploient . . . . . 2,000 sacs.

Les boulangers de la banlieue viennent vendre sur les marchés le produit de . . . . . 206 sacs.

Les pâtisseries, vermicellières, etc., en consommation . . . . . 500

Au total . . . . . 2,706 sacs.

Il faudrait donc compter comme minimum, comme le besoin strictement nécessaire qu'il faudrait satisfaire à tout prix, au moins 2,500 sacs de farine par jour.

Or, dans l'état actuel, quelles sont les ressources que la ville de Paris possède journellement dans ses murs, en supposant les arrivages brusquement interrompus?

1° Les farines que le mouvement du commerce amène à la halle au blé, et qui s'élèvent en moyenne à . . . . . 15,000 sacs.

2° Le nombre de sacs de farine que, d'après les règlements qui constituent la boulangerie parisienne, les boulangers sont obligés de déposer au grenier d'abondance sous le titre de dépôt de garantie. Ce dépôt s'élève environ à . . . . . 12,000 sacs.

3° Enfin l'approvisionnement que les boulangers sont obligés d'avoir en réserve dans leurs magasins à farine, aux termes de l'ordonnance royale de 1818. Cet approvisionnement, d'après le nombre et la classification actuelle des boulangers, doit s'élever à environ . . . . . 66,000 sacs.

Au total . . . . . 95,000 sacs.

Puisque la consommation journalière est de 2,500 sacs, et il y aurait donc au moins trente-sept jours de subsistance assurés par les seules ressources que la capitale possède dans son sein. Ce serait plus que suffisant pour rassurer contre les éventualités d'une interruption momentanée des arrivages.

On ne peut supposer un blocus hermétique de plus de trente-sept jours.

Mais il est de notoriété publique que cet approvisionnement, prescrit par les règlements administratifs, est chimérique, et que les ordonnances sont éludées. La réserve en magasin n'existe pas; les boulangers n'ont guère dans leurs chambres à farine que la quantité nécessaire pour la mouture quotidienne; en sorte que, tant en comptant le dépôt légal de garantie et les farines entposées à la halle, Paris n'a guère que quinze jours de consommation. Cette avance est insuffisante.

Toutefois, il suffirait, on le voit, pour remédier au danger de la situation, de rendre réelle une obligation devenue fictive, et d'exécuter les prescriptions de la loi, en forçant les boulangers à réaliser l'approvisionnement de réserve dont ils se sont dispensés, et qui n'est cependant que la condition du monopole dont ils jouissent.

L'administration municipale conçut cette idée en 1856. On ne pouvait espérer atteindre ce but en employant, pour contraindre les boulangers à tenir au complet l'approvisionnement légal, les rigueurs judiciaires et administratives, les visites, les enquêtes, etc., etc., moyens odieux, vexatoires, et qui eussent d'ailleurs été en grande partie sans résultats.

L'administration municipale prit un parti plus facile et plus sûr. Elle décida que les trois cinquièmes de l'approvisionnement exigé par l'ordonnance de 1818, au lieu d'être laissés dans les magasins privés des boulangers, seraient déposés dans des magasins publics, à la disposition des propriétaires, mais sous la surveillance de l'autorité; les deux autres cinquièmes resteraient auprès du four pour la fabrication quotidienne. Une indemnité de surveillance et de déplacement par chaque sac déposé aux greniers d'abondance fut allouée aux boulangers. Telles furent les dispositions prescrites par l'ordonnance royale du 19 juillet 1856, qui n'étaient d'ailleurs évidemment que l'exécution des dispositions antérieures régissant la boulangerie, et qui ne semblaient pas devoir soulever la moindre objection.

Cependant tout le corps des boulangers s'insurgea. Il se garda bien d'articuler le motif de cette opposition, c'est-à-dire le refus de réaliser la réserve en farines, qui leur était imposée en compensation des avantages du monopole; mais il engagea une très-vive polémique sur des griefs déjà débattus et qui n'étaient pas réglés, sur la vente permise aux boulangers forains, sur la question de tolérance du poids et du rendement, etc.; en sorte que la véritable question se perdit sous ces discussions incidentes, et l'ordonnance de 1856 resta sept années sans exécution.

La construction des fortifications a rappelé l'attention du conseil municipal sur cet objet, et il a réclamé l'exécution d'une ordonnance royale restée ainsi sans effet. Des mesures ont été prises, et enfin l'emmagasinement de la réserve à pu être commencé. Aujourd'hui la boulangerie de la banlieue a sollicité auprès de M. le ministre du commerce d'être admise à participer à cette mesure de la réserve; ce qui augmenterait les ressources pour l'approvisionnement.

Mais ici une nouvelle difficulté s'est présentée. D'après la classification actuelle de la boulangerie, l'approvisionnement de réserve doit s'élever à plus de 66,000 sacs. Les trois cinquièmes formeront 63,000 sacs. En y joignant le dépôt de garantie de 12,000 sacs, c'est un total 57,000 sacs au moins qu'il faudrait placer au grenier d'abondance. Or ces bâtiments, dont la construction a été interrompue en 1815, n'offrent que les dimensions suivantes:

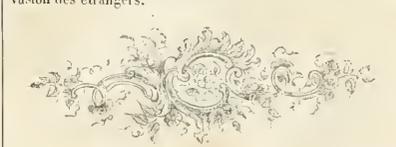
SURFACE TOTALE PROPRE A RECEVOIR LES FARINES.	
Rez-de-chaussée, . . . . .	6,565m. 57
Entresol, . . . . .	6,650 63
Premier étage, . . . . .	7,122 95
<b>Total, . . . . .</b>	<b>20,998 95</b>

Un mètre carré pouvant contenir trois sacs vingt-cinq centimètres environ, la surface totale pourrait contenir 63,000 sacs. Il faut nécessairement de l'espace pour les passages et pour les manœuvres des sacs. La surface entière serait donc à peine suffisante pour les 57,000 sacs qu'il faudrait y emmagasiner.

Mais la ville de Paris a établi dans les greniers d'abondance, déjà depuis plusieurs années, une annexe de la halle au blé qui est fort utile au commerce, et qu'il serait excessivement fâcheux de supprimer. Son existence enlève une grande partie de l'espace que réclamerait la réserve, et qu'on ne peut lui donner.

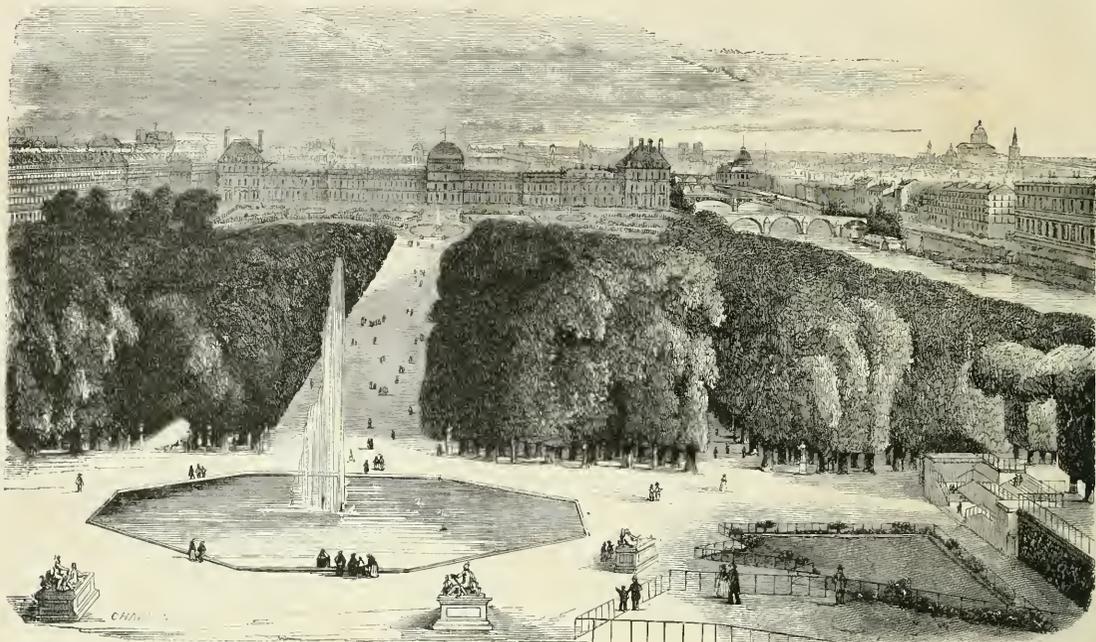
Tel est l'état de la question aujourd'hui. L'administration de la police avait imaginé, pour franchir la question, de superposer les sacs et de les entasser jusqu'au plafond; mesure dangereuse par la fermentation qui peut se développer dans les farines ainsi accumulées, nuisible en tout cas pour leur conservation, impraticable pour la manutention et le renouvellement des dépôts, et qui eût fait peser sur l'administration la plus grave responsabilité. La boulangerie se récria, non sans raison, contre les dispositions ordonnées par la préfecture de police. Alors on proposa d'établir de faux planchers, mesure qui eût causé une dépense considérable et produit un résultat peu avantageux.

Il paraît aujourd'hui que le seul moyen de sortir de la difficulté et d'organiser la réserve serait d'agrandir les greniers actuels, en continuant les projets interrompus par l'invasion des étrangers.



## LES PROMENADES DE PARIS.

PREMIER ARTICLE. — LES TUILERIES.



(Vue des Tuileries à vol d'oiseau.)

Quand on regarde Paris d'une des hauteurs qui le dominent, de Montmartre, de Belleville, du sommet des tours Notre-Dame ou du Panthéon, l'œil cherche en vain parmi les

à leur usage, et dont ils ne se lassent pas de reculer la formidable enceinte. On voit bien ça et là, parmi les noirs bataillons de tuyaux qui se dressent sur les toits, poudrer le panache vert d'un marronnier ou d'un lillet. Mais, hélas ! ces infatigués végétaux ne verseraient pas assez d'ombre au milieu d'une vaste funéraille. Eh ! quoi, dit-on alors, ces Parisiens sont-ils donc condamnés au supplice de Tantale ? ne verront-ils jamais que les arbres suspendus aux murailles du Louvre, et devront-ils leur leur ardeurs champêtres avec cette abondante verdure que leur prodigue, chaque année, la palette des paysagistes ?

Rassurez-vous, malins provinciaux, envieux étrangers ! Paris a trop d'esprit et trop de goût, Paris est à la fois trop oisif et trop voluptueux pour ne s'être pas ménagé dans son enceinte, au centre comme aux extrémités, quelques céramiques embaumées où il pût venir déballer, en plein air, les grands intérêts qui lui sont confiés. Il s'est réservé, en différents lieux, de frais enclos, où il a réuni toutes les merveilles des champs, les arbres les plus majestueux, les gazons les plus verts, les fleurs les plus riches en couleurs et en parfums.

Aujourd'hui, l'Illustration ne visitera qu'un seul de ces jardins, celui qu'une coquette du hasard a nommé du même nom que la promenade favorite des Athéniens, les Tuileries.

Avant de suivre, ou plutôt avant de guider la foule qui se presse à toutes les heures du jour devant les grilles ouvertes des Tuileries ; avant de la conduire aux lieux qu'elle affectionne pour en exprimer la physionomie, nous demanderons la permission d'emprunter à l'histoire quelques-uns des principaux souvenirs qui se rattachent à ce jardin si cher aux élégances parisiennes.

Personne n'ignore que sur un terrain appelé, au quatorzième siècle, la Sablonnière, et au quinzième siècle, les Tuileries, à cause des fours à tuiles qui s'y trouvaient, Nicolas de Neuville, secrétaire des finances, possédait, vers 1518, une petite maison, entre cour et jardin, hors des murs de Paris ; que cette modeste villa fut achetée, à cette époque, par François I<sup>er</sup>, pour sa mère, Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême ; que cette princesse, après quelques mois de séjour, abandonna sa nouvelle résidence à un maître d'hôtel, Jean Ferréol, qui éleva bourgeoisement je ne sais quelle couvée d'enfants sur la terre volcanique où les rois subirent de si étranges destins.

Chacun sait qu'en 1564, Catherine de Médicis, cette reine qui eut, sous le ciel éminent de la France, les passions de l'Asie, trouvant le Louvre trop petit pour elle et son redoutable fils, Charles IX, songea aux Tuileries, et y fit bâtir, sur les plans de Philibert Delorme et de Jean Bullan, le gros pavillon de l'Horloge avec les bâtiments latéraux qui le joignent et les deux petits pavillons qui viennent à la suite.

C'était, en ce temps-là, un élégant château bien digne d'abriter une fille des Médicis. La pensée des hommes de génie qui l'avaient élevé y respirait dans sa grâce et dans toute sa



(Promenade des Amoureux.)



(L'allée des Orangers.)

innombrables détours de la cité géante, un libre espace pour les promeneurs. De toutes parts on ne voit que pierre, marbre et bronze.

C'est une carrière monstrueuse que les hommes ont percée

charmante simplicité. Plus tard vinrent des princes jaloux d'agrandir l'œuvre. Une nuée d'architectes, ayant à leur tête Leveau et d'Orbay, et à leur suite M. Fontaine, vint s'abattre sur l'idée de Philibert Delorme. Alors on vit croître toutes



(Jeux des Enfants.)

ces verrees de pierres, tous ces membres parasites qui rendirent le château des Tuileries à la fois énorme et difforme;

théologiens de 1795 une allée pour y semer des pommes de terre, et une autre pour y célébrer la fête de l'Être-Suprême. En revanche, il fut, en 1796 et pendant les années suivantes, entièrement restauré; on répara les escaliers qui conduisent aux deux terrasses; on reconstruisit les bassins; on planta dans les lieux où l'ombrage manquait, et, pour encadrer le tableau, on substitua au mur d'enceinte les belles grilles qui l'enferment aujourd'hui. Napoléon, dans un de ces féconds loisirs que lui laissait sa guerre avec le monde, acheva l'œuvre incomplète, en comprenant dans le jardin les espaces angulaires situés aux extrémités occidentales, en faisant élever les murs qui les soutiennent, puis, enfin, en couvrant d'arbres le sol exhaussé au niveau des terrasses.

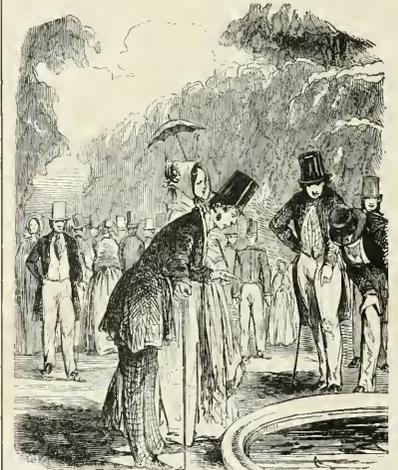
La restauration n'ajouta rien à l'enceinte des Tuileries; le gouvernement de Juillet en retrancha une réserve qui l's'appropriâ.

Aujourd'hui les Tuileries n'offrent guère l'aspect d'un véritable jardin. On n'y trouve ni les accidents pittoresques du Jardin des Plantes, ni les riantes perspectives du Luxembourg, ni les vastes pelouses ombragées du parc de Monceaux. Ce n'est, à vrai dire, qu'une immense promenade sablée et plantée. Ce n'est que cela, et cependant ne trouvez-vous pas que c'est le plus beau lieu de la terre?

D'abord, pour le rêveur est-il sous le ciel un morceau de terre plus historique et plus solennel que celui dont le Louvre et l'Arc de Triomphe marquent les frontières? Est-il, dans aucune capitale de royaume ou d'empire, une perspective comparable à celle que découvre l'œil du fond de ces allées, aujourd'hui pleines de rires d'enfants?

Quel poème égalera jamais ce spectacle? Là-hà, au Levant, le Louvre, avec tous ses souvenirs d'amour, de gloire et de massacre; vieux donjon où gémissent les prisonniers d'Etat; noble palais hanté par les ombres de Henri II et de Diane de Poitiers; imposantes murailles illustrées par les grands sculpteurs; balcon sinistre où la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois pousse un roi de France, armé comme les assassins; majestueuses galeries, le Livre d'Or des peintres; plus près, les carroussels de Louis XIV et les revues de Napoléon; sous nos yeux, ce fatal château des Tuileries, qui n'a jamais su défendre ses hôtes, quel que soit leur nom, Louis XVI, Ro-

mélancolique enfant qui fut Louis XIII poursuivant les oiseaux d'arbre en arbre, où le fils de Catherine de Médicis péchait



(Les Poissons rouges.)



(Conversation sous les arbres.)

on vit sortir de terre les deux pavillons d'angles qui se dressent sur la rue de Rivoli et sur le quai du pont Royal; on vit s'allonger comme les deux bras du géant tendus vers le Louvre les constructions qui, au nord et au midi, enfermeront un jour la prodigieuse enceinte du Carrousel.

Nous ne nous appesantirons pas outre mesure sur l'histoire de ce palais, qui pourrait, aussi bien que celui de Fontainebleau, être appelé un rendez-vous de châteaux, puisque tous les souverains, en y comprenant S. M. très-redoutable la Convention, y mirent la main suivant le goût du temps et le génie des hommes. Nous renverrons ceux de nos lecteurs qui demanderaient de plus amples détails aux nombreux ouvrages spéciaux et aux écrivains compétents.

Comme le château a subi d'étranges vicissitudes; après avoir été un vaste terrain clos de murailles sordides où l'enlèvement, dans un vague pêle-mêle, des bosquets, un étang, une immense volière, une ménagerie et une garenne, il devint, en 1663, grâce à Le Nôtre, un noble parterre où les courtisans, en grand habit de cour et les belles dames en robes trainantes se promenaient majestueusement au milieu des buis et des ifs taillés par des savants ciseaux. Puis, pendant la longue éclipse de la royauté, il perdit ses parures surannées, ses ajustements du dix-septième siècle, et prêta aux agriculteurs et aux



(La Petite-Provence.)

hespierre, Napoléon ou Charles X; monument du destin aux sévères enseignements. Autour de nous, ce frais jardin où le

à la ligne dans les étangs; ou jônèrent tour à tour, sous le regard enivré de leurs glorieuses mères, cet ange qui eut un condorionnier pour bourreau, ce demi-dieu qui paquit toi de Rome et qui mourut colonel autrichien, ce prince dont la voix du canon, à quelques années d'intervalle, saluait l'avènement à la vie et le départ pour l'exil. Enfants qui riez et qui jouez avec une insouciance si heureuse, tendrez fleurs que vos mères verront mûrir, donnez une larme à ceux de votre âge que le ciel fait naître sous le toit de ce palais, plaignez-les, car ce dôme superbe distille des ombres funestes.

Et de l'autre côté des Tuileries, quand on a dépassé la grille qui s'ouvre au même endroit où nos pères passèrent sur un pont tournant, ce pont qu'un grand homme, un czar — ils aimèrent alors la France — visitait tous les jours avec un bel enfant appelé Louis XV, comme le poème continue, comme la tragédie se renoue avec plus de fureur! D'abord cette place qui a été tour à tour nommée du nom de Louis XV, qui y fut roi; du nom de Louis XVI, qui y fut martyr; du nom de la Révolution, qui y fut bourreau; du nom enfin que nous lui donnons aujourd'hui comme une prudente concession aux principes opposés qui semblent avoir choisi ce terrain pour champ de bataille. Au milieu, l'aiguille mystérieuse qui, après avoir vu rouler le Nil et passer à ses pieds les plandrions aux yeux brûlés, les hippopotames, les crocodiles, as-

siste à toutes nos fêtes constitutionnelles. C'est Rhamsès, le fils d'Ammon, dit lui-même, l'approuvé du soleil, qui regarde Louis-Philippe, l'héritier de Juillet. Quels costumes ! Passons. Voici les Champs-Élysées, avenue grandiose, qui semble devoir aboutir à un rêve des *Mille et Une Nuits* ! Fin, enfin, à l'extrémité, dans une vapeur dorée, l'Arc de Triomphe, l'immense page de granit qui résume avec des noms de soldats l'époque impériale.

Vous le voyez, et nous l'avons seulement indiqué, il est impossible de rencontrer ailleurs, et dans un si petit espace, de si majestueux souvenirs. Nous allons maintenant prouver que l'observateur peut à son tour, sur ce même terrain, recueillir les plus riches notions, s'initier à tous les petits mystères de la vie parisienne, en surprendre les secrets, les préoccupations, les rêves, les espérances.

A vol d'oiseau, le jardin des Tuileries présente un aspect très-informe ; au pied du château, le regard découvre d'abord la réserve du roi, avec ses allées soigneusement peignées, ses plates-bandes richement gravées, et ce triste fossé dont un tapis de velours vert et un éparpillement de lias ne dissimulent pas assez la profondeur. Vient ensuite la grande voie sablée qui conduit de la rue de Rivoli au quai du pont Royal, ne banale où personne ne s'attarde et où on ne s'arrête guère que pour prendre l'heure à l'horloge du pavillon central ; après, se déroule ce qui reste du parterre de Le Nôtre, le tout encore largement modifié par les goûts nouveaux ; quelques pelouses d'une herbe fine, luisante, dont le pied de l'homme ne touche jamais les brins immaculés, mais au sein de laquelle se promène librement l'oiseau cynique et sans façon que le peuple appelle un pierrot. Autour de ces pelouses semées pour le seul plaisir des yeux, se développent des encadrements d'arbustes et de fleurs, bordures revêtues d'un lixé un peu grossier, où le parfum délicat, ou les nuances harmonieuses sont trop souvent sacrifiées aux grossesses colorées de la palette divine.

Entre ces espaces réservés aux plantes s'ouvrent trois bassins remplis d'une eau qui, peu semblable à celle de Chantilly, dont la voix ne se faisait ni jour ni nuit, ne parle jamais que le dimanche.

Dans ces bassins de marbre frétilent des légions de poissons de la Chine, qui font l'admiration des bourgeois atourés sur la rive. Il faut être Parisien jusqu'au bout des ongles pour comprendre les cris d'étonnement que, dans leurs étonnantes évolutions, ces habitants de l'onde arrachent aux badauds, et pour sympathiser avec la judicieuse observation si souvent répétée : « Oh mon Dieu ! que cela nage bien, un poisson rouge ! »

Une fois hors de ces terrains légers, on ne trouve plus que des arbres et du sable : les belles oasis de marronniers, au milieu du splendide désert où toutes les aristocraties de l'Europe ont leurs heures de rendez-vous. Quand vous tournez le dos au château, et que vous pénétrez dans l'allée qui conduit à la place de la Concorde, vous pouvez, d'un seul coup d'œil, embrasser l'ensemble de ce qui vous reste à visiter. Rien n'est si simple et si facile que l'apparence. Autour de vous les grands bosquets, cette forêt de Paris, à droite, l'allée des Orangers, protégée par la terrasse des Feuillants, à gauche, la terrasse du Bord de l'Eau, inaccessible à la foule, et réservée au comte de Paris, comme elle fut réservée au roi de Rome et au duc de Bordeaux. Au fond, vers le pont de la Concorde et vers la rue Royale, les deux terrasses qui dominent les Champs-Élysées, et qui, après avoir décrit une courbe gracieuse, descendent mollement jusqu'au niveau du jardin.

Voilà tout ; mais, dans cet ensemble si vite entrevu, que de détails à revoir. En effet, ouvert à tous ceux qui sont assez riches pour n'être pas en quenottes, le jardin des Tuileries a dû s'approprier aux goûts variés de la population parisienne. C'était un royaume à partager entre les nombreux enfants de la capitale. — A nous, dirent les hommes d'État, à nous la Grande-Allée, celle qui sort du château et qui conduit au Palais-Bourbon. — Oui, répondirent les poètes, les romanciers, les vaudevillistes, tous ceux qui ont une idée à chanter, à écrire, ou à fredonner ; oui, à vous la Grande-Allée, mais à nous les bosquets du Nord, à nous l'arbre du 20 mars, et nousse nous, cette poésie fleurie et fructifère comme lui. — Nous y consentions, dirent d'une voix timide les amoureux, les rêveurs, mais nous garderons pour nous les bosquets du Midi. — Il nous faut le silence, la solitude, *devia rura*. — A merveille ! murmurent les vieillards, nous ne demandons pas grand chose ; quelques bancs au soleil, quelques fleurs sous nos yeux, l'azur du ciel sur notre tête, et nous vous abandonnons volontiers le reste. — Les choses marchaient bien ainsi, et le gâteau allait suffire à tous, quand on entendit les éclats de voix d'une troupe joyeuse, et quand on vit apparaître, miriflottes et tambours en tête, un bataillon de bambins à la tête gracieuse, aux yeux pétillants d'ardeur, aux lèvres fines et hardies. — C'était la grande trilogie des enfants terribles, qui venait revendiquer la part du lion et faire valoir le droit du plus fort.

A nous, cria d'une seule voix cette armée de petits tyrans, à nous les fleurs, les pelouses, les arbres ; à nous les bassins, à nous leurs poissons rouges ; à nous les allées, les terrasses, à nous tout ! Ces voix étaient si impétueuses, ces gestes étaient si hardis et si décisifs ; y avait sur ces jeunes des couleurs si passionnées, dans ces yeux bleus il y avait tant d'énergie, que les hommes graves gardèrent le silence.

On les réduisit au rôle peu brillant de la chèvre, de la brebis et de la génisse, dans leur querelle avec ces lions à la blonde crinière. Mais comment faire ? Derrière ces hardis marmots, l'œil épouvanté des mairies voyait se dresser des régiments auxiliaires d'épouses charmantes ou jupiteuses. — On céda. — Les conquérants s'emparèrent du beau jardin, et frappèrent le sol du pied en criant comme Marc Grégor : « *Terra quam calco meum est*, — la terre que je foule est à moi ! »

Heureusement, ce régime ne subsista pas longtemps dans toute sa rigueur : avec les enfants comme avec le ciel il est

des accommodements ; l'essentiel est d'attendre. On obtint, peu à peu, mille petites concessions, et on ne tarda guère à satisfaire tout le monde, en attribuant à tous les âges une portion de territoire. Seulement, l'enfance a conservé un droit de suzeraineté qu'il serait imprudent de contester.

Donc, les rêveurs de toutes les espèces s'établissent paisiblement sous les mélancoliques bosquets du Midi, le long de la terrasse qui touche aux quai. Ces arbres, qui couvrent la terre d'une ombre épaisse, et qui recèlent dans leurs feuillages de sentimentales tourterelles, offrent de sûrs abris à tous les chasseurs d'idées ; l'homme politique y cherche des inspirations et y improvise des discours ; le conteur, ce père nourricier du feuilleton, y noue et y dénoue le nœud de ses aventures ; M. Scrible et ses collaborateurs y rencontrent la scène abandonnée au mot qui finit ; le poète y vient pousser dans l'air des bulles aux couleurs éphémères. En un mot, c'est là que tous les ambitieux de la pensée viennent exercer leurs forces et cacher leur grossesse.

Il arrive parfois que ces massifs sont occupés par des hôtes moins sourcilieux. Aux grands jours de fête, aux époques de vacances, les collèges viennent s'ébattre en ces lieux. Aux promeneurs silencieux succèdent des écoliers aux grosses voix joyeuses. Alors ce ne sont plus que parties de barre et jeux de balles. Dès ce moment, ces parages deviennent peu sûrs ; l'air est plein de ballons élastiques qui menacent votre tête, ou qui s'adressent à votre dos comme à une muraille solide. La terre est couverte de grands gaillards à boutons de métal qui, dans leurs courses orageuses, entraînent ou précipitent tout ce qui se trouve sur leur passage. Fuyez, alors, et allez sur les terrasses qui regardent l'Obélisque, cherchez la solitude où l'on peut, comme le disait madame de Sévigné, se promener tout seul tête à tête.

Lorsqu'on a traversé la Grande-Allée, consacrée, nous l'avons dit, aux députés et aux solliciteurs ; lorsqu'on est sorti du bois haaté par les tourlourens en chasse, les politiques en plein vent et à un sou la feuille, on entre avec des éblouissements dans l'allée des Orangers.

Sans aucun doute, l'allée des Orangers est la plus curieuse promenade de l'Europe ; c'est le musée où les Parisiennes, c'est-à-dire les plus jolies et les plus spirituelles femmes du monde, viennent exposer leurs œuvres, les ravissants produits de leur industrie. — C'est la grande galerie du Louvre, c'est le palais des Champs-Élysées. — (Que de chefs-d'œuvre vous rencontrez tour à tour ! ces profils délicats et fiers que Van Dick aimait à reproduire ; ces chairs transparentes et rosées que Rubens faisait palpiter sur ses toiles ; ces têtes aristocratiques qu'aimait Lawrence ; ces lignes pensives et tristes, mais délicates d'expression, où Vélasquez réalisait quelquefois ses rêves. — C'est ici que les jeunes et dégingandées mères de famille viennent protester contre les modes ignobles de notre siècle, et maintenir les droits sacrés du caprice et de la fantaisie sur le costume de l'homme. En face du lugubre habit noir de leurs maris, elles placent avec orgueil la blouse fièrement taillée de leur fils ; à côté du chapeau rond palmé, elles mettent malicieusement la loge où le lérot de leurs charnats bambins, et elles jettent de leur triomphe, car les femmes ont une noble horreur pour tout ce qui est laid ou commun. Elles ont une sainte prédilection pour les coupes exotiques et les contours sautoyées. Presque toutes elles possèdent des instincts d'artistes ; le jong de la trivialité leur est insupportable ; leur vie n'est qu'une ardeur et perpétuelle aspiration vers le beau.)

Ainsi, comme elles essaient sur leurs enfants tout ce qu'elles n'osent pas tenter sur elles-mêmes. Pour parer leurs fils ou leurs filles, elles empruntent quelque chose à tous les pays et à tous les siècles. A Waverley, elles demandent la toque, la jaquette et le plaid ; aux montagnards des Pyrénées, leurs bérêts aux couleurs éclatantes ; à Henri IV, le chapeau de feutre au bord hardiment relevé ; à ceux-ci la tunique courte, à ceux-là le poupon du seizième siècle ; aux uns la colerette unie, aux autres la fraise empesée ; à tous la soie, le satin, le velours. C'est à en faire venir l'eau à la bouche. Ah ! combien nous serions plus aimables si nous n'étions pas si mal vêtus, et combien de maris aimants évitât le naufrage, s'ils avaient seulement changé de tailleur. C'est une question sociale que celle du costume.

L'allée des Orangers, bordée d'un côté par de beaux marronniers, et de l'autre, par ces arbres en caisse dont les fruits rappellent aux yeux, sinon au goût, les pommes d'or du jardin des Hespérides, est un saint chrême aux enfants et à leurs mères. Elle est encore la promenade favorite des jeunes gens, qui y viennent sourire à des amours éclofes, l'hiver, sous les lustres, et maintenant épanouies au sein de la verdure, sous les brises enhamées du printemps. C'est le rendez-vous de toutes les élégances, de tous les lixés, de toutes les aristocraties ; et parmi celles qu'on y remarque le plus, nous plaçons au premier rang l'aristocratie de l'intelligence et du talent. C'est bien là que l'esprit est une dignité.

En quittant cette allée, et en laissant à gauche le grand bassin, on trouve un lieu abrité du nord, qui porte, sans indignité le doux nom de Petite-Provence. Tous les Parisiens connaissent cet Eden de l'enfance, cette serre chaude où se développent les petites plantes délicates qu'on appelle des enfants.

Tandis que l'allée des Orangers offre de l'espace aux jeux des hardis garçons, des sveltes petites filles, aux coreaux qu'on lance comme un cheval fougueux, à la halle qui bondit en tous sens, à la corde qui se fait tourner avec adresse, la Petite-Provence enfante dans son étroite enceinte toutes les fragiles créatures à peine échappées au hiberon et au maillet.

Là s'en viennent les petites filles vêtues de blanc en l'honneur de la sainte Vierge, les petits garçons que leurs bonnes portent sur le bras, et qui agitent dans leurs mains impatientes quelque pelle de bois ou quelque hochet à grelots. A chaque pas on rencontre une de ces petites fourmis occupées à sa grande besogne, — le sable à creuser ou à amonceler, le

ballon à atteindre. — Il faut tourner, sans chute, autour de la chaise maternelle, ou bien, si on est comté parmi les grands, entrer avec grâce dans la ronde formée sous l'œil des jeunes mères, qui murmurent d'une voix enjouée, quelquefois timide, les aimables refrains :

Entrez dans la danse,  
Voyez comme il danse.

Où bien :

Nous n'irons plus au bois,  
Les lauriers sont coupés.

Comme on le pense bien, une suprême indulgence régit dans ces lieux consacrés au premier âge. On voit bien vite que ces enfants terribles ont pour frères un aéropage de mères. Combien de jeunes femmes, en traversant ce *canton dévoué de la nature*, ont regardé d'un œil d'envie les bruyantes espiègleries, les charmantes incécences de ces petits diables, en murmurant tout bas comme madame de Grignan : « Ah ! la jolie chose que d'accoucher d'un garçon ! »

A résumé, la Petite-Provence est pour les enfants et les invalides un délicieux séjour. On y trouve des bancs que le soleil favorise ; on y trouve des fleurs précoces, un gazon préaturé, et je ne sais quelle fédeur dans l'air qui fait souvenir des environs de Montpellier. — En un mot, on est mieux là qu'ailleurs pour s'essayer aux premières sensations de la vie, ou pour achever d'exister.

Mais le temps nous presse. Quittons la Petite-Provence par l'issue que protège le groupe de Rénus et Romulus avec leur bonne louve nourricière, et revenons à la Grande-Allée. Nous avons tout entrevu sinon tout visité. Nous aurions beaucoup de choses à dire encore sur ces bassins où les Jean-Bart de la Chaussée-d'Antin lancent leurs flottes aventureuses, sur les statues que le temps inutile ou couvre de ses couleurs de deuil, mais nous apercevons la main qui dit au Rot : tu n'iras pas plus loin.

Disons pour finir que le jardin des Tuileries est le cadre splendide qui renferme les plus belles images de la vie parisienne — que tout y est doux, frais et brillant ; qu'on y rencontre peu d'hommes sérieux, que c'est l'empire de la jeunesse dans toutes ses expressions et à tous les degrés. — Que si les Italiens ont pu répéter : Voir Naples et mourir ! les Parisiens peuvent s'écrier avec un orgueil aussi légitime : Voir les Tuileries et... y vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans !

### Esquisses de mœurs hongroises.

Il y a des voyageurs (le cas est fréquent) qui traversent un pays sans en connaître l'histoire et la constitution, sans avoir étudié un mot de la langue qu'on y parle, qui voient, au passage, la grande route, une place publique, un palais, un théâtre, une église, une auberge, et qui écrivent, au retour, un livre qui les intitule librement : *La France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne ou la Russie*. Ignorants auant que présomptueux, ils sont la risée des peuples qui, sur le titre, croient trouver dans ces livres leurs portraits. J'en pourrais dresser une liste bien longue ; mais c'est précisément parce que j'ai reconnu, dans les livres mêmes qui sont décrits, au milieu des nations qui sont peintes, l'humanité et l'impudence de certaines descriptions ou de certaines peintures, c'est parce que tantôt j'ai pu rire de grossières bévues ; tantôt m'indigner de criantes injustices, que je me garderais bien de m'exposer à tomber dans une faute semblable.

Je confesse donc tout d'abord, que malgré l'habitude d'observation que peuvent donner les voyages fréquents et les comparaisons répétées, ce ne sont pas quelques jours passés à la chasse, dans les forêts des monts Karpathes, qui m'auraient permis d'esquisser les mœurs d'un pays où des races diverses et non mêlées, venues de plusieurs points, à différentes époques, les Daces, les Huns, les Avars, les Bulgares, les Valaques, les Madgyars, conservent encore toutes leurs traces originales. Mais j'ai pris un moyen plus court et plus sûr que de voir et de décrire moi-même. En homme touriste, je me suis tenu à la mode noble hôte, le prince F. S., à bien vaux tirer de son riche portefeuille de souvenirs, qu'il publie en ce moment, deux pièces choisies, pour m'en faire cadeau. L'une est la traduction d'une ancienne poésie populaire, l'autre, le récit d'une aventure arrivée au prince lui-même, dans sa première jeunesse, écrites toutes deux en notre langue, qu'il possède aussi bien que la sienne propre. Dans ce double présent se trouvera ce que j'ai promis, une esquisse de mœurs hongroises.

La poésie peut avoir deux siècles ; elle date de l'époque, antérieure aux brillantes campagnes du prince Eugène, où la frontière de Turquie s'étendait aux montagnes de Bude, où, redoutables encore et toujours redoutés, les Turcs poussaient leurs excursions jusqu'aux portes de Vienne, qu'ils assiégèrent, pour la seconde fois, en 1685, lorsque les Polonais de Jean Sobieski sauvèrent d'un immense péril toute la chrétienté, pour eux depuis lors si ingrate.

L. V.

№ 1. — PAL DOBOZYI.

« Vite, Maria, prends le painneau de ma selle ; laisse-moi enlever la ligne talle de mon bras ; fuyons. — Entendez-tu, Pal, le feu qui pétille, les poutres qui craquent et tombent ? »

— Sous les débris, je m'entends plus les cris des guerriers, plus les gémissements des femmes, rien en langue magyare ; je m'entends que le Tatar qui rugit, que le Turc qui crie : Allah !

— Où est ma mère? où sont mes deux frères, Istvan si beau, et Ladislás si vaillant!

— Ils fuient tous trois ensevelis.

— Cela ne se peut; nous les verrions à la leur de l'incendie qui éclaire toute la plaine.

— Le Dieu des chrétiens les bénira; nous les retrouverons.

— Le Dieu des ennemis ne peut nous atteindre, sur l'autre rive.

— Sur l'autre rive de la Theiss, n'est-ce pas? Certes, jamais les Turcs n'osent la dépasser, car là veillent nos héros, Pal Kinish, le flean des Turcs (Törökuschor), et Kobary, et Szirmay avec ses Heyducks. Oh! pourquoi, cher Pal, es-tu venu, de ces provinces hennuses, chercher dans les plaines une pauvre fille telle que moi?

— Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation. Dis, Maria, chère âme de ma vie, comment les Turcs sont-ils entrés dans le château de ta mère? Y avait donc des traitres parmi vos gens?

— Apparemment. Quand Istvan et Ladislás sont revenus de la classe, ils ont demandé à boire, et quelque ennemi secret leur aura dérobé les clefs pour les porter au pacha d'Erla; et pendant que nous étions au jardin à échanger des propos d'amour, les Turcs nous ont pénétré dans la cour de la propos d'amour, les Turcs nous ont pénétré dans la cour de la propos d'amour, les Turcs nous ont pénétré dans la cour de la propos d'amour. O mes frères! ils avaient succombé sans défense; mais, ô ma mère! si on t'avait forgé sans qu'elle ait pu me bénir, nous ferions mal de fuir, ô Dobozy!

— Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation.

— Déjà nous sommes loin de l'incendie, et les plaines s'étendent sans fin devant nous. Ce n'est qu'à la clarté de la lune que je puis trouver mon chemin, car je suis étranger dans ces plaines, moi qui suis descendu des montagnes de la Thouray pour cueillir une fleur sur les bords de la Theiss.

— Mais la lune fera trouver notre trace aux Tartares; prends Dieu qu'elle se voile. Dans l'obscurité même, je trouverai le sentier qui traverse les collines de sable. Va tout droit maintenant, puis à gauche. La lune est cachée; mais ton coursier gris est encore un point de mire. Hâte-toi, mon ami.

— Nous allons vite, Maria; le sang dégoûte de mes éperons. Voilà, oh! voilà la Theiss; elle n'est pas à deux portées de carabine. Mais mon cheval faiblit, il chancelle, il tombe, et pas une barque pour traverser la rivière.

— Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation.

— Donne, Maria, le cor qui git à côté de mon pauvre cheval, sur l'autre rive et viendra à notre secours.

— Hélas, Pal, il est trop tard. Regarde, le soleil se lève; vois-tu, dans ses rayons, étinceler derrière nous les aigrettes des turbans et les sabres en forme de faux?

— Damnation! ils suivent nos traces sur le sable. En voilà trois, puis encore trois, puis encore trois, et derrière eux, dans la poussière, je reconnais les lances des Tartares avec leurs petits drapeaux. Ce sont les corbeaux qui suivent les vautours; le Turc veut de la chair vivante, le Tartare, des cadavres.

— Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation.

— Donne-moi tes pistolets, Pal, et ta carabine, je les ancrerai. La courtoise de ton sabre est-elle bien noyée, la lame bien affilée?

— Ils sont trop nombreux, Maria. Tâche de te cacher dans les roseaux; je les arrêterai quelque temps pendant que les Heyducks viendront à leur secours.

— Tu crois donc, Pal, que si tu veux mourir sans moi, il m'est facile de vivre sans toi?

— Non, Maria, ma bien-aimée.

— Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation.

— Mais ils me trouveront, Pal, ils me lieront; vois mes pauvres mains, ils les meurtriront avec des cordes, et mes pauvres pieds nus ne sauront pas marcher sur le sable brûlant; et ils me traîneront dans le lit du pacha d'Erla, ils me frapperont un visage quand je me défendrai, et me raseront ces cheveux noirs que tu aimes tant. De grâce, prends ton pistolet et tire-moi au cœur.

— Maria, que me demandes-tu?

— Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation.

— Oui, mon bien-aimé. Un baiser viendra recueillir de mes lèvres défaillantes mon âme qui est à toi, et qui abandonne le corps parce qu'il cessera d'appartenir. Tu me vengeras, et puis tu viendras au ciel, où je l'attendrai avec le laurier du vainqueur et la palme du martyr.

— Je ne puis, Maria; en vain tu veux me séduire, amie sublime; ma main tremble et mon doigt est trop faible pour presser la détente.

— Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation.

— Les Turcs approchent, Pal; déjà je distingue l'aigrette de leurs turbans. Je puis donc jeter le masque. Arrière la dissimulation. — Dès longtemps c'était mon désir de régner à Erla; dès longtemps j'aimais le pacha Raschid. C'est moi qui lui ai livré les clefs, et je voulais m'échapper par le jardin quand tu es venu m'y joindre. C'est moi qui t'ai fait prendre le chemin des sables pour laisser deviner nos traces à mes amis. Père Pal, je te plains vraiment, mais il faut te résoudre à être ton esclave si tu veux sauver ta tête.

— Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation.

— Oui, je vengera ma patrie et mon Dieu sur toi. Que je punisse la Hongroise et la chrétienne parjure! Je pardonne à l'amauteur infidèle.

— Frappe les Turcs d'une main plus sûre, cher Pal; viens, prends-moi la main. La mort n'a pas de mensonge; je meurs fidèle à Dieu, à ma patrie, à toi, digne de toi. J'ai

voulu mourir de ta main; nous nous retrouverons sur l'autre rive.

« Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation. »

« Et les Turcs arrivèrent. Il se lit un grand bruit. Dobozy était fort et sa lame bien affilée, et dans son moussqueton il y avait du plomb maché. Il est vrai que les Turcs emportèrent sa tête, mais les Heyducks arrivèrent à temps pour sauver son corps et celui de Maria. »

« Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation. »

« Et les Heyducks firent une tombe longue de six pieds, profonde de quatre, et ce fut le lit de noces où se couchèrent Pal Dobozy et Maria. Le bon Dieu fit pousser des fleurs sur la tombe où les Heyducks mirent une croix de pierre. Quelques Tartares restèrent couchés auprès, ce qui fut agréable aux oiseaux, aux chiens et aux loupes. »

« Avec la tête de Dobozy, les Turcs emportèrent à Erla trois cadavres; de beaux hommes sur mon âme, jeunes sans être des enfants, et plus bruni par le soleil que par les années. Et quand le pacha les vit, il pleura et déchira ses vêtements, car c'étaient ses trois fils, que Dobozy avait tués. Et l'on planta la tête de Dobozy au-dessus de leurs corps, et cette tête semblait sourire avec ironie. »

« Protéger ce qu'on aime est la plus grande bonheur; venger ce qu'on aime, la plus grande consolation. »

## Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RECIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir tome III, pages 219, 265, 509, 573, 569, et tome IV, page 21.)

### CHAPITRE XIII.

#### OU LES PRINCIPAUX D'ENTRE LES VOLTEURS RACONTENT LEUR HISTOIRE.

An bout de quelques instants, le guide vint reprendre nos deux héros où il les avait laissés, et il les mena alors tout au travers des broussailles et des ronces qui leur écorchaient les mains, leur égratignaient la figure et déchiraient leurs vêtements; l'amazone perdit au moins la moitié de son voile vert dans cette épineuse traversée.

— Pour parler franc, Oscar ne pouvait encaisser, chemin faisant, des détails de certaines impressions désagréables; mais il appela son imagination au secours de son courage, et, pour ne point avoir peur, il se représentait déjà la tour et ruines, le sonnerie ténébreuse, la caverne maudite, — tous reprints pittoresques, — où ils allaient sans doute être introduits, la mousse tachée de sang, les torches blafardes, les cadavres palpitants des victimes, et les poignards et les fusils, et surtout les visages brigandages que certainement on allait leur montrer. Mais il oubliait, en imaginant ainsi, le pauvre siècle où nous vivons, et bientôt il fut convaincu que l'influence prosaïque de l'époque à envahi jusqu'aux volteurs eux-mêmes, ces fils cadets de la poésie. — On les fit descendre tout bonnement dans un fossé; à plus creux, ils aperçurent des ombres noires se dresser devant eux; et, comme la lune venait de se lever, Oscar put voir un monsieur en chapeau gris, en lunettes et en *teeed*, qui se levait aussitôt avec une extrême urbanité. La chatekaine tendit la main à ce personnage, et celui-ci la prit très-cordialement; force fut alors à Oscar de s'exécuter de la même façon que son étrange compagne. — Cela fait, messieurs les volteurs se rassirent, et leurs hôtes prirent place auprès d'eux sur le revers du talus.

Il y eut un moment de silence; certainement le jeune Oscar se sentait fort éloigné de songer à dire le moindre mot, et il se bornait à ouvrir ses oreilles.

« Messieurs, fit l'amazone d'une voix grave et recueillie, ce n'est point une vaine curiosité qui m'amène ici, avec monsieur. »

Tous les regards se tournèrent sur Oscar, et sa pacifique figure dut produire en cette occasion un bien piteux effet.

« Martyrs de ce monde méchant, de cette société perverse, de ces lois iniques, votre cœur, j'en suis sûr, s'est révolté contre les injustices, les bassesses et les lâchetés qui gouvernent la terre, et vous avez puisé dans votre généreuse colère cette noble rébellion contre les usurpations et les tyrannies!... Nous, nous sommes vos frères en souffrance, nous n'avons pas eu la même force pour rompre notre chaîne, et nos fers sont rivés quand vous avez su briser les vôtres!... »

L'homme au chapeau gris salua de nouveau; les autres volteurs se regardèrent entre eux; Oscar comprit une envie de rire désespérée; mais la chatekaine s'était levée, et, avec une élégance à ses brigands, toutes les tirades de Léfilia contre les législateurs anciens et modernes; sa péroraison fut magnifique. Après avoir décoré les volteurs des noms de *citoyens libres*, de *fils de la nature*, de *vengeurs du monde*, etc., — son esprit s'échauffant par l'effet même de sa parole passionnée, — elle exhortait directement ces messieurs à poursuivre le cours de leurs exploits *humanitaires*, et paraissait regretter de ne pouvoir s'associer à leur entreprise *sociale*.

Quand elle se rassit, son sein battait avec violence, ses yeux brillaient dans l'obscurité de la nuit, et la clarté de la lune éclairait son visage. Oscar voyait une vive rougeur brüler ses joues et son front. En vérité, on peut croire que brûler les hôtes du fossé n'avaient pas compris grand chose aux discours de cette belle éternuante; mais ils gardaient une contenance respectueuse à cause que l'homme au chapeau

gris, leur chef, se découvrait à la fin de chaque phrase, et murmurait de temps en temps: « Très-bien, très-bien! »

Le jeune Oscar pensait au chapitre de *Gil Blas* et à l'agréable conversation que les voleurs du fameux soulerain eurent ensemble.

« Parbleu! messieurs, dit-il en élevant sa voix encore mal assurée, si je ne craignais de commettre une indiscrétion, je serais curieux de connaître l'histoire de chacun de vous, et je ne doute point que ce récit ne fût la plus amère condamnation de la société telle qu'on nous l'a faite, et telle que madame vient de la flétrir si justement devant vous... »

Le chapeau gris salua encore, et l'honorable personnage qui couvrait ayant voulu à Oscar son mouchoir. Tout ce qui serrait la main avec effusion, commença à se défaire, tandis que l'aventureuse amazone allumait sa cigarette à la pipe de l'un de nos *Calabrots* berrichons; (La voix du conteur était précieuse et maîtrisée; la recherche de son style annonçait tout d'abord de la culture d'esprit, et même une certaine familiarité avec les belles-lettres.)

« Je suis, disait-il, Parisien d'origine; et, tout petit encore, on me confia le métier de colleur d'affiches, on me mettait avec lui par les rues de la ville; je demeurais au bas de son échelle, tandis que le pauvre homme se juchait dessus et collait de toutes ses forces; ma seule occupation était donc de regarder le mur contre lequel s'escriait le pinceau paternel, et de contempler les affiches vériscolores qui tapissaient déjà la blancheur du plâtre. A force d'ouvrir les yeux devant ces belles inajusculées, et mon père venant à mon aide, j'appris à lire sans m'en douter presque; désormais la muraille fut pour moi un livre incessamment ouvert, un livre, le seul que je pusse lire, mais qui pouvait remplacer tous les autres. Que de belles choses j'y appris! et que mon esprit se nourrissait abondamment par le canal des affiches tant scientifiques que littéraires; mais, encore mieux, comme mon jugement s'éclairait et se nourrissait d'une manière, en voyant sur les murs que la loi du monde était de se vanter soi-même et de publier son propre mérite! que la pomnade du lion n'avait point de honte de s'étaler à côté du livre d'un savant, qu'il ne fallait pas plus de colle à mon père pour prouver l'infécondité du tirage anglais que pour démontrer l'efficacité des panacées du docteur tel ou tel, et qu'enfin le coup de pinceau était le même quand on affichait le pour et quand on affichait le contre! — Ce que me donna beaucoup à penser et détermina ma vocation pour le métier dans lequel je pensais qu'il me serait le plus facile de continuer, d'une façon libérale, l'état de mon père; je me fis journaliste, politique et littéraire. »

« Je gagnais donc ma vie à la sueur de mon orthographe, et je faisais voir une voltige d'esprit qu'on ne connaissait point, des revirements de plume qui dépassaient tout ce qu'on peut imaginer. Ici j'écrivais blanc, là j'écrivais noir, plus loin noir et blanc; j'avais une grande impartialité, j'étais sujet à me contredire; je louais chèrement, mais je critiquais avec amertume; et, pour peu que la licence s'en mêlât, je repassais de la louange à la critique ou de la critique à la louange avec une aisance qui témoignait bien de ma sincérité. »

« Je n'ai pas besoin de vous dire que Dieu bénissait le commerce de mon encier; ma conscience d'ailleurs était dans un parfait repos; Colleur d'affiches! je me disais-je, colleur d'affiches! cela ne me regarde pas, que le lecteur discerne, cela n'est point mon affaire, il n'arrivera rien de cela, d'empocher quelques coups de canne, mais comme je me gardais « en rien dire, c'était à peu près la même chose que si je ne les avais point reçus. Je serais, à coup sûr, devenu millionnaire sans cet affreux choléra-morbus. Hélas! au rebours de tant de gens d'esprit qui se haussent sur les épaules du flean, moi je ne sus que me ruiner avec cette maladie, dont j'aurais mieux fait de me laisser mourir. Vous vous rappelez la panique qui, à cette époque, s'empara des Parisiens; on se sauvait, on se précipitait, on s'enluyait à pied, à cheval, en voiture; et les culs-de-jatte entraînaient d'autres matins. Cette fureur universelle causait la désolation des restaurateurs, maîtres d'hôtel, directeurs de spectacle, etc.; tous hommes commodes, etc., qui virent donc ne trouver en foule, et qui, désespérant de pouvoir rassurer le public par des arguments solides et persuasifs, me prièrent, à beaux deniers comptants, d'essayer contre le choléra l'usage de tous les coups-à-âne sur le flean, que je me révérais en me réjouir sur le compte de cette égre qui devora 1,400 Parisiens en un seul jour. — La plaisanterie fut jugée indécrite par je ne sais quel magistrat chargé que je suppose intéressé dans l'entreprise des pompes funèbres, et je me vis exposé brutalement de toutes mes feuilles; figurez-vous un pauvre colleur à qui l'on avait sa muraille... »

« Je ne vous dirai point toutes les ressources que je tirai de mon génie après cette première catastrophe; je lis des chansons, et je les chantai moi-même au caveau du Sauvage; je donnai de la clarinette sur la voie publique, je vendis des contre-maîtres, j'ouvris les portières des voitures, etc., etc.; bref, la police me saisit un jour comme je m'occupais adroitement à découper par derrière les bonheurs dorés d'un habitier respectable, et mes motifs d'agir ainsi ayant été jugés spéciaux par le tribunal, je me vis, au plus beau de mon âge, retenu sous les verrous. C'est là que je liai contact avec quelques-uns de ces messieurs qui sont présents; c'est là que nous formâmes ensemble la petite entreprise d'aujourd'hui, et que je fus d'abord par eux élu capitaine; à cause de cette fertilité d'esprit dont je vous ai parlé et de la bonne éducation que j'avais gagnée en cultivant les lettres. »

L'homme au chapeau gris se découvrit de nouveau avec civilité pour marquer la fin de son histoire. L'amazone tenait la tête baissée, et Oscar ne put point juger de l'effet qu'avait produit sur sa compagne le récit de ce premier *humanitaire*.

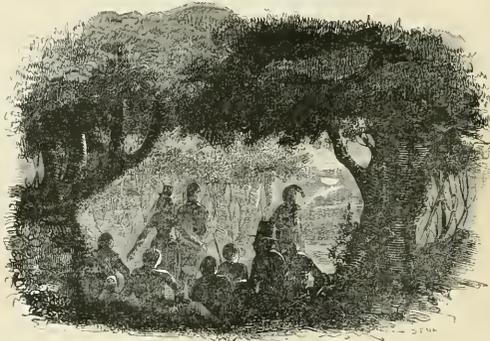
« Moi, s'écria un vigoureux bandit à cheveux roux, qui avait le cou d'un taureau et tenait les poings fermés en parlant, moi, je n'ai point une histoire aussi composée que celle du capitaine. Je suis de Quimper, en Bretagne, et j'attrapai mes vingt et un ans quand arriva la révolution de Juillet; le pretet voulait que je misse un fusil sur mon dos pour le compte du gouvernement; mais mon oncle me donna sa canardière en me disant que ce gouvernement-là n'était pas le bon, et qu'il y avait du côté de Vannes de braves gens cachés derrière les haies avec des prêtres et des seigneurs. J'allai donc par là, et, ma foi, je me servis fagementement de la canardière de mon oncle, nous couchions dans les fossés, dans les blés, dans les foins; nous mangions quand nous pouvions, à droite, à gauche, à la grâce de Dieu, tapant d'une main et volant de l'autre; si bien que quand il fallut en finir, à cause que la troupe nous avait donné notre compte, le pli était pris, et je ne pouvais plus cacher dans mon lit ni rester à piocher la terre, comme un sans cœur. Et, toujours avec ma canardière, me coulant le long des haies, je m'en suis venu, de fil en aiguille, jusqu'ici, où je me trouve bien. Voilà! »

Ainsi conta le jeune chouan; Oscar crut voir dans l'ombre les épaules de sa châtelaine se lever avec dégoût. Mais déjà un troisième voleur, vêtu d'une souquenille noire toute râpée, et porteur d'une mine discrète, venait de prendre la parole; sa voix était fluide et mignarde; il nazillait un peu en parlant, et mornait ses a: « Je me nomme Isidore de mon petit nom, et je sais bien que je suis le fils de quelqu'un; mais je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère, ce qui ne prouve point que je sois orphelin. Elevé chez les prêtres, par charité, je dus à ma figure ronde et à mes cheveux bou-

En conséquence, je me mis à grappiller discrètement un sou par-ci, un franc par-là, égratignant la pension des vieux militaires, écorchant les gratifications des employés, raclant toute sonne, rognant toute pièce, gagnant encore sur le dernier de la veuve, trouvant partout mon centime pour franc, et embrouillant de telle sorte mes livres de compte, que le diable n'y aurait pas vu plus clair que dans un bœufier. — Il y eut bien d'ailleurs de misérables réclamations; mais elles étaient étouffées tout d'abord par la voix puissante de

mes précautions pour cela. La veuve me fait fête, tant à cause de notre vieille connaissance que de l'argent que je lui apportais; elle me donne le reçu, compte les espèces, les remet dans le sac, et veut que je reste à souper. Je feins d'accepter son invitation, et me mets à la fenêtre, au-dessous de laquelle tournait la roue du moulin. Malheureusement elle ne tournait pas à cette heure; mais n'importe, il y avait là la rivière, dix pieds d'eau et un courant d'enfer. La meunière s'en vient près de moi, sans penser à rien, les deux mains plantées dans les poches de son tablier. Grac! je lui passe un bras derrière le dos et je la lance par-dessus le balcon de la fenêtre, avec une force que savent seuls donner les grandes occasions. Mais, voyez mon malheur! le jupon de cette pécore ne s'accroche-t-il pas aux dents de la roue! Voilà la vieille suspendue entre le ciel et l'eau, et criant comme une damnée: « Au secours! au secours! Que faire? Diable! j'étais perdu. Me sauver? Je jeter à l'eau?... Je distinguais très-bien dans l'ombre la dame accrochée, à cause de son jupon blanc. Je cours donc comme un fou dans la chambre, cherchant un projectile quelconque pour le lancer sur la tête de vieille et l'empêcher de crier ainsi. Le sac d'argent était là; cinq mille francs! cinq mille francs! que d'argent! Mais là-bas elle criait toujours. Je prends le sac, je vise le point blanc. Bon! j'ai touché: deux trons dans l'eau, d'abord le sac, puis la veuve que j'avais décrochée du coup; et je me suis sauvé avec les billets. C'est égal, cinq mille francs, c'était cher! »

« Les prêtres me l'avaient bien dit, mais je ne les avais jamais crus, il y a un Dieu. Des marinsiers étaient accourus avec un bateau aux cris de la veuve, et ils approchaient de la roue, quand je fis feu avec le sac. Ces imbéciles,



(On les fit descendre dans un fossé. Au plus creux, ils aperçurent des tuteurs noirs se dresser devant eux.)



(Ma seule occupation était de regarder les affiches.)

clés la petite jaquette blanche et la calotte vermillon des enfants de chœur. La moitié de ma vie se passa à répondre la messe; l'on ne voyait que moi dans la sacristie, l'on n'entendait que ma clochette dans l'église; les dévotes me trouvaient une gentillesse que mes camarades n'avaient point; et je puis dire sans trop d'orgueil que mes joutes étaient fort vermeilles, surtout lorsque j'avais pu avaler, en allant et venant, quelque bon coup de ce petit vin blanc de l'Eucharistie dont je me souviendrais tout que je vivais.

« Déjà l'on me destinait à la cléricature, et mes dispositions évangéliques ne faisaient que croître et embellir, lorsque, courant sur ma douzième année, je commençai à me distraire et à regarder, en servant la messe, voler les mouches, quand elles volaient du côté des belles personnes. Il fut alors décidé que je ferais mieux mon salut dans le siècle que dans l'Eglise, et je fus envoyé au petit séminaire pour apprendre l'orthographe et les chiffres; en retour de cette éducation, je tirais la ruche de la maison et brossais les soutanes; exercice fatigant, mais assez lucratif, à cause des petits sous oubliés dans les poches de ceux qui péchaient par défaut d'ordre. Je sortis de là pour occuper en ville différents emplois de comptabilité, et, comme j'étais assidu aux offices et que je tenais à l'ordinaire les yeux baissés, je me fis facilement le renom d'un saint jeune homme à l'abri des tentations. Le nombre de mes protecteurs s'augmenta si bien, que le jour où j'eus vingt-cinq ans, je fus mis en possession de la place de *peigneur*, un métier que tenait lieu des meilleures recommandations politiques.

« La première idée que fit naître en moi tout cet argent qui brillait dans ma caisse, fut de m'enfuir avec les écus de l'Etat; mais un moment de réflexion suffit pour m'éclaircir sur le péril de cette précipitation, et je songei à tirer de ma place un profit plus lent à la vérité, mais moins dangereux.



(Mes jours étaient fort vermeilles lorsque j'avais pu avaler, en allant et venant, quelque bon coup de ce petit vin blanc de l'Eucharistie.)



(L'homme au chapeau gris se découvrit de nouveau avec civilité pour marquer la fin de son histoire.)



(Oscar et l'Amazone furent menés grand train jusqu'au bourg le plus proche, où on les enferma provisoirement dans une salle de la mairie.)

mes protecteurs, et chacun s'accordait à dire que la piété de mes maîtres ne donnait aucune prise à la calomnie.

« Lassé pourtant de ces petits profits, je voulus m'enrichir d'un coup; je me perdis. J'avais reçu l'ordre de payer une somme de vingt mille francs à une riche veuve, propriétaire d'un gros moulin sur l'eau, et que l'Etat indiquait de me nommés-ances, et ma dévotion lui agréait. De lui portai donc moi-même, le soir, à son moulin, l'argent que je devais lui donner. La somme était partie en billets, et partie aussi en écus, dans un gros sac.

« Personne ne me vint entrer au moulin; j'avais bien pris

voyant donc le corps tomber à l'eau, plongent, et au lieu de retirer le sac, cinq mille francs! retirèrent la meunière. Je ne l'avais touchée qu'à l'épaule. Que voulez-vous? il faisait nuit; je tirais au hasard. Bref, quand elle eut rendu l'eau qu'elle avait buë, et tâté son épaule toute meurtrie, elle commença à dire que c'était moi qui l'avais volée, noyée et assassinée. Il me fallut donc décamper, et tout de suite, sans même avoir le temps de mettre ma caisse dans mes poches... Vous voyez, messieurs, que si jamais je suis pris, mon compte est bon... »

Il y avait encore dans la bande un forçat libéré, un faussaire, un parricide, etc., et tous ces messieurs, animés par les récits précédents, se mirent à conter à la fois leurs belles histoires. La conversation devint bruyante. « Allons-nous-en, dit tout bas l'amazone à Oscar; ils ne soulèvent le cœur. » Mais comme nos deux héros se levaient déjà pour prendre congé de l'honorable compagnie, un coup de sifflet part dans le bois, puis un autre, puis un troisième; et voici tous nos gredins qui se poussent, qui se voient, qui se jettent à quatre pattes, se glissent comme des couleuvres sous la haie, sous les taillis, et en un clin d'œil se fauillent hors de la veuve.

« Qu'est-ce que cela? » dit Oscar. A ces mots, une brigade de gendarmes sautant dans le fossé, lui mettait le pistolet sur la gorge, et rudement le poussa en avant. Arrivé au grand chemin, il se trouva réuni à l'amazone, que l'on avait traitée de la même façon, et tous deux (les voleurs s'étaient échappés) furent menés grand train jusqu'au bourg le plus proche, où on les enferma provisoirement dans une salle de la mairie.

Le jeune Oscar commençait à se repentir amèrement d'avoir servi, par galanterie, la pente aventureuse de la châtelaine, et il pensait avec tristesse au chagrin qu'allait ressentir cet excellent abbé Ponceau...

(La suite à un prochain numéro.) ALBERT VERT.

Études de Fumeurs, par Gavarni. — 2<sup>e</sup> Série.



(Une Lionne de la Chaussée-d'Antin.)



(Un Chinois fumant l'Opium.)



(Un habitué du boulevard des Italiens.)



(Fumeur de Garrison)

## Bulletin bibliographique.

*Principes de Géologie*, ou illustrations de cette science, empruntées aux changements modernes que la terre et ses habitants ont subis; par M. L'YELL, escq., membre de la Société royale des sciences, ouvrage traduit de l'anglais sur la sixième édition, et sous les auspices de M. ARAGO, par madame TULLIA MELLIER. Première partie. — 1 vol. in-8, format anglais, avec planches coloriées. Langlais et Leclercq.

La géologie a été longtemps un assemblage de conjectures et d'hypothèses, dont l'inraissemblance eût le moindre défaut. A l'époque où elle s'occupait uniquement de la recherche des traces qui ont présidé à la formation de l'écorce de la terre, et la séparation des mers et des continents, à l'origine même de notre globe, elle était assez peu digne du nom de science, pour qu'on ait pu appliquer à ses adeptes ce que Cicéron disait des augures, et se demander comment deux géologues osaient se regarder sans rire. On comprit que les phénomènes devaient servir de base à toute théorie; et l'on s'adonna principalement à l'étude d'une branche particulière de la science géologique, qui devint bientôt la principale. On désigne par le nom de *géognosie*, la connaissance des différentes couches qui composent l'écorce de notre planète, et de leur ordre de superposition. C'est dans ce cadre qu'il faut tout d'abord diriger la plupart des travaux modernes, et il faut reconnaître qu'il en est résulté un progrès véritable. Les faits, mieux connus, ont servi comme de pierre de touche à une foule de théories; et on a pu repousser toutes celles qui conduisaient à quelque conséquence démentie par l'expérience.

Malgré la tendance philosophique de l'esprit humain est toujours plus forte que les préceptes de l'expérience expérimentale. On a fini par se laisser aussi de ces livres bristés de descriptions minutieuses, qu'on voit les couches se succéder les unes aux autres sans que l'auteur se hasarde à remettre son opinion sur le mode simple de formation, ou sur le mode de superposition qui ont accompagné ou suivi leur dépôt. On voit aujourd'hui qu'à tout le moins géognosique se trouve mêlé tout soit de *géologie*. On sera indulgent pour une hypothèse, lors même qu'elle ne porterait pas un caractère d'évidence prononcée, pourvu que, dans ses développements, elle ne conduise à rien qui contredirait des faits avérés.

Puis les théories géologiques les plus dignes de fixer l'attention, et la plus singulière, sans contredit, parce qu'elle est la plus opposée au sentiment général, est la théorie qui repose complètement l'intervention de causes différentes de celles qui agissent encore de nos jours. C'est à son développement que se rattache la remarquable hypothèse qui a été proposée dans l'ouvrage de M. L'YELL. Tous les géologues les plus distingués de l'Angleterre et de l'Europe.

Dans une esquisse très-détaillée et très-intéressante de l'histoire de la science, l'auteur nous montre les premiers linéaments de cette théorie tracés par Strabon; les développements et les idées nouvelles que Hutton et Playfair ajoutent à l'écrit première; puis le plus grand géographe de l'antiquité, et il nous conduit jusqu'à l'époque moderne, dont il indique à grands traits les progrès principaux. Abordant alors la question des causes, il attaque, avec autant d'esprit que de science réelle, les hypothèses opposées à sa théorie. Il énumère les preuves qui, suivant lui, ont retardé les progrès de la géologie, et il ne fait grâce à aucune des idées qui manifestent une différence quelconque entre ces causes aux divers époques géologiques. Il ne nie pas les changements de climats démontrés par la présence, à des latitudes très-élevées, de végétaux et de coquilles fossiles des mères fauilles, des mêmes genres que ceux des tropiques; mais il les attribue à des variations dans la force des continents. Il combat l'hypothèse d'une fluidité primitive et de la chaleur centrale; il y conteste pas les expériences qui prouvent l'augmentation de la température jusqu'à une certaine profondeur, mais seulement les conclusions qu'on en a tirées. Le soulèvement subtil des chaînes de montagnes n'est pas plus vrai, suivant lui, que les autres théories auxquelles il a mis de la réfutation. Il se prononce en faveur du développement successif de la vie organique. En un mot, il cherche à justifier sur tous les points cette phrase que Playfair insérait dans l'explication de la théorie de Hutton, et qui est l'épigramme du livre que nous analysons:

« Au milieu de toutes les révolutions du globe, l'économie de la Nature est restée la même, et les seuls changements qui ont eu lieu ont été un mouvement général. Les rivières et les ruisseaux, les mers et les continents ont subi des modifications dans toutes leurs parties; mais les lois qui président à ces changements et les règles auxquelles ils obéissent sont restées inviolablement les mêmes. »

Nous avouons que l'habile philologue de M. L'YELL ne nous a pas encore converti à la doctrine de la toute-puissance des causes actuelles; mais nous nous hâtons d'ajouter que nous avons lu le peu de livres de géologie qui nous aient présenté autant d'intérêt et qui nous aient paru plus riches en faits curieux de tout genre. D'ailleurs, nous n'en sommes qu'à la première partie de l'ouvrage, et les livres de géologie que nous avons cités sont composés de courts intervalles. Madame Tullia Mellier, déjà connue par d'autres traductions d'ouvrages scientifiques, a donc une version fort élégante des *Principes de Géologie*; c'est un véritable service qu'elle a rendu aux amateurs nombreux qui cultivent la science dans notre pays.

*Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe*, de ses causes et de ses effets, ou l'idée de la domination des papes de Bologne pendant dans le royaume des Deux-Siècles jusqu'à la mort de Conradin; par M. C. DE CURRERI. Tome II. 1 vol. in-8. — Paris, 1844. Debraire, 7 fr. 50 c.

Le premier volume de l'*Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe* avait été publié en 1841; le troisième et dernier est resté en pressé jusqu'à aujourd'hui. La lutte des papes et des empereurs, ou le combat, de parler de celui que nous venons de recevoir sans nous occuper de son aïe. La préface et l'introduction du premier volume peuvent seules, en effet, nous faire connaître la pensée première et le plan de cet important ouvrage.

« C'est de ce combat qu'est point proposé de peindre dans toute son étendue et la lutte des papes avec le pouvoir militaire qui, pendant longtemps, domina ou du moins menaça l'Italie, lutte dont l'origine remonte à l'établissement des races germaniques dans la Péninsule. C'est uniquement pendant le jour ou elle s'est agrandie par les vastes entreprises de Frédéric Barberousse jus-

qu'à celui où elle expira par le mort tragique du dernier rejeton de cette race, qu'il est permis de lire avec une peinture détaillée, mais il fait précéder ce tableau d'une esquisse rapide des produits de cette lutte mémorable à partir des invasions des Goths et des Lombards. »

Quant au point de vue auquel il s'est placé pour pouvoir mieux apprécier la grande querelle qui l'entretenait de Frédéric, M. C. de Currier l'expose dans les premiers chapitres de son ouvrage.

« Des forçats des monarchies barbares, le roi ou chef des comarques représente le droit de la conquête; le pape, la nationalité italienne enchaînée par les barbares. La lutte, d'abord faible, devient plus énergique à mesure que la puissance morale des papes s'agrandit, et que l'empire romain se réveille. Au XI<sup>e</sup> siècle, Alexandre le Pieux, il invoque le secours des Allemands, à faire desués ils classent les princes qui se disputaient le pouvoir temporel. Mais les libérateurs se métamorphosent tout à coup en tyrans. Après s'être fait donner la couronne impériale, ils renouissent normalement à leurs anciens États Rome et le nord de la Péninsule. Une lutte éternelle, qui doit durer plusieurs siècles. Les empereurs comprennent dès lors qu'ils ne pouvaient pas réussir dans leurs projets s'ils ne possédaient le royaume de Sicile, et ils résolurent de s'en emparer par la force ou par un mariage. Les papes, non moins clairvoyants, résolurent de ne jamais leur permettre d'acquiescer les provinces siciliennes à l'empire. Cette lutte, qui se prolonge pendant plus de six siècles, et si la puissance pontificale paraît quelquefois s'endormir dans la lutte ou s'y laisser égarer par ces passions humaines qui compromettent les causes les plus justes; si d'autres fois elle se voit forcée, par des circonstances plus fortes qu'elle, à s'écartier momentanément de cette politique, elle y revient dès que sa situation le lui permet. Ajoutons qu'en agissant ainsi, dit M. de Currier, elle eût servi la nationalité italienne, et qu'à ses yeux cette nationalité n'est possible qu'à une seule condition, la domination ou le suzeraineté de l'Église romaine sur toute la Péninsule. »

La lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe Alexandre et Frédéric, nous distingue de l'ouvrage de M. de Currier l'élection de Frédéric Barberousse jusqu'au mariage de Henri VI, son fils, et l'occupation du royaume de Sicile par la dynastie allemande (1152 à 1197); c'est le premier acte ou l'exposition du drame.

La seconde période offre le développement de l'action, depuis le mariage de Henri VI jusqu'à la mort de Frédéric II, en 1250. Les papes, qui jusqu'alors ne se sont montrés que sur le deuxième plan du tableau, se placent au premier. Ils engagent un combat à outrance avec la maison de Souabe, et lorsqu'après un règne rempli de troubles, Frédéric II descend au tombeau, le saint-siège triomphant, croit que le moment est venu pour lui de reprendre ses possessions.

La dernière période se prolonge jusqu'à la ruine complète de la maison de Souabe, vaincue par le prince italien, lui à l'Église romaine (1250 à 1268). Cette race, qui s'est établie par la cruauté et la violence, sembla frappée par la main vengeresse du Tout-Puissant. Les descendants de Henri VI luttent en vain contre les invasions de Charles d'Anjou, qui, après avoir vaincu Conradin près à Naples sur un échafaud. Mais de leur côté, les papes, blessés grièvement dans une lutte où l'autorité religieuse a été souvent compromise par l'imperfection humaine, ne doivent pas atteindre le but qu'ils ont cru toucher. L'Italie leur échappa, comme elle vient d'échapper aux empereurs, et pour rentrer dans l'orbite de la domination de la Sicile à l'empire, ils y appellent les Français.

Pour compléter ce vaste ensemble, l'auteur termine son livre par un dernier chapitre dans lequel, retraçant avec rapidité les faits postérieurs, il explique les résultats de la lutte du sacerdoce et de l'empire, pour les trois grands principes qui y ont pris part : la puissance impériale, la papauté et la démocratie des républiques italiennes. Des troubles interminables et de doubles élections rendirent les empereurs à une extrême faiblesse; ils ne peuvent ni reprendre l'Italie, ni établir une monarchie héréditaire, et pendant que tous les grands États se forment, que la royauté grandit, que tout se centralise en Europe, l'Allemagne connaît une longue organisation féodale, sous le chef d'état, dit Frédéric II a été le précurseur. Les républiques n'ont pas plutôt compris cette liberté pour laquelle des torrents de sang ont été répandus, qu'elles s'en montrèrent peu jalouses. Les Lombards n'avaient pas voulu d'un seul empereur, ils acceptent cent petits tyrans, et l'Italie, envahie, corrompue et sans puissance, reste couronnée de gloire, et de la lutte que des armées étrangères viennent s'en disputer la possession.

Nous essayerons d'apprécier l'ensemble et les détails de l'ouvrage de M. C. de Currier, dès que le troisième et dernier volume aura été publié; car nous avons dû emprunter à son *prospectus* cette analyse qui le conduit jusqu'à la fin de son résumé.

*Ouvrages complètes de M. Liadières*, conseiller d'État, membre de la chambre des députés. — Paris; Treste, Tome 1<sup>er</sup>; 1 vol. in-8.

M. Liadières ne se présente encore qu'avec le tome premier de ses *Ouvrages complètes*. Ce volume renferme *Conradin* et *Frédéric*, représente il y a vingt-quatre ans à l'Odéon, et *Walstein*, représente, il y a seize ans, au Théâtre-Français, puis un poème de circonstance, le *Triomphe de l'Église*. L'auteur nous a donné plus d'un fois l'occasion de passer en Italie, pays de suppositions et de prestiges que l'émigration exploite à son gré. Quelques phrases de Voltaire sur la fin déplorable de Conradin me firent transporter la scène à Naples, sans modifier ma pensée primitive. Mes personnages n'avaient deviné ainsi des personnages historiques. Hier, je n'ai pas compris que le poème qui puisse ainsi faire monter ses personnages sur le parquait à vapor, les transporter d'Orient en Italie, leur faire tenir le même langage qu'ils auraient tenu là, et il avait à changer que leurs noms et leurs costumes, sans que la couleur locale ait rien gagné à cette transformation. L'auteur avait voulu en effet modifier la pensée primitive. C'est sans nul doute à ce tour de force que l'auteur doit attribuer les ovations que le parterre enthousiaste voulait, dit-il, lui décerner, et qui furent poussées si loin, que *Crispian Birai* de son *Maitte* en devint victime, et que le parterre ne pouvait plus supporter Lesage, quand il avait été en scène par l'œuvre de M. Liadières. Il nous apprend qu'elle

fut traduite en néerlandais, et très-applaudie à Amsterdam. Dans la préface de *Walstein*, l'auteur, avec une franchise bien rare, un esprit de justice bien peu commun chez le poète qui, traitant un sujet déjà traité, a cru enterrer son devancier, fait le plus grand éloge du *Walstein* de Benjamin Constant.

« L'entrevue avec Wangel a donné lieu, dit-il, à une scène très-étrange. M. de Lamartine, qui ne lit rien, a « qu'il paraît, plus dramatique. » Nous ne croyons rien.

L'avertissement placé en tête de *Diocletien* nous apprend que « l'Académie d'Amiens, une des plus illustres de France, décerna à cette pièce le prix, d'une voix unanime. Mais quel en était l'auteur? On s'agita beaucoup pour le deviner. » L'œuvre fut attribuée à M. de Lamartine, qui ne lit rien, a « qu'il paraît, pour le deviner, procéda que l'auteur des *Méditations* nous permit de trouver assez singulier. M. Liadières, trop respectueux pour exprimer la même pensée, se borne à dire avec un ménagement qu'on appréciera : « Résolu d'abord à garder l'anonymat, je me nommai bien vite lorsque je m'aperçus que ma discrétion faisait peser sur un grand public la responsabilité de mes vers; tels qu'ils sont, je ne les crois pas indignes de l'aveu dont ils furent l'objet. La forme dramatique en fut surtout beaucoup louée, et l'on trouva que je m'étais rapproché avec bonheur de la forme originale de Dryden dans la *Fête d'Alexandre*, et de Gray dans *l'ode du Bardo*. »

« Quelques *Vedettes*, l'auteur, qui n'a son franc-parler avec tout le monde, dit leur fait aux auteurs vaineux : « Un auteur, selon moi, ne mérite un peu d'estime qu'autant qu'il ne se complait pas dans l'amour de ses ouvrages... C'était la poétique de Boileau. La proscription dont certains auteurs l'ont frappé a dû lui faire un respect pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. » C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

« Le tour des œuvres consciencieuses est revenu; voilà pour qui je publie ce volume. » Tel est le motif allégué par M. Liadières. — L'Académie française, qui a remarqué plus d'une fois l'auteur, nous a respecté pour elle. Et toujours honore les prosaïtes. C'est à la fois une mordante leçon pour les infatigés de leur mérite littéraire et pour les flétrisseurs politiques.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 99 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

PAULIN, éditeur des Musées d'Italie, 1 vol. in-18; — des Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique, 1 vol. in-18. — Rue Richelieu, 60.

En vente : LES MUSÉES D'ALLEMAGNE ET DE RUSSIE, guide et memento de l'Artiste et du Voyageur, par Louis Viardot.

1 vol. in-18 Jésus. — Prix, 5 fr. 50 c.

TABLE DES MATIÈRES. — Préface. — MONTICHI : la Pinacothèque. — Ecole allemande. — Flamande. — Espagnole. — Française. — Ecoles italiennes. — La Glyptothèque. — Salle égyptienne. — des Incunables. — des Égécines. — d'Apollon.

bachique. — des Nubiens. — des Héros. — des Romains. — des Sculptures colorées. — des Modernes. — des Fêtes. — VIENNE : le Musée de Zentralkriegsmuseum. — Ecoles allemandes. — Flamandes. — Ecoles italiennes. — Galeries particulières. — DRESDE : la Ga-

lerie. — BERLIN : la Galerie. — SAINT-PETERSBOURG : Galerie de l'Ermitage. — Ecole russe. — allemande. — flamande. — hollandaise. — française. — espagnole. — italienne. — Palais de Tauride. — Galeries particulières.

En vente : JÉROME PATUROT à la recherche d'une position sociale. — Quatrième édition.

4 volume in-18, 5 francs 50 centimes.

La semaine prochaine le tome III du JUIF ERRANT in-8, par M. Eugène Sue, chez Paulin, éditeur, rue Richelieu, 60. L'édition illustrée par M. Gavarni sera annoncée plus tard.

Traité pratique de PHOTOGRAPHIE, exposé complet des procédés relatifs au DAGUERRÉOTYPE, comprenant la préparation de toutes les substances accélératrices, l'emploi des verres continuanteurs, les règles à observer pour la bonne exécution des portraits photographiques, la reproduction des épreuves par l'électroplastique, les recettes pour opérer sur papier, la gravure chimique, le coloriage, etc. — suivi de la description approfondie de la nouvelle Méthode pour travailler au bain d'argent; par M. A. GAUBIN, calculateur du bureau des longitudes.

4 vol. in-8, prix : 3 fr. — Chez J.-J. DUBOCHET ET C<sup>e</sup>, rue Richelieu, 60.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES. — Appareils. — Appui-tête. — Argentage des plaques. — Argentage du cuivre. — Bayard; son papier photographique. — Boîtes à iode. — Boîtes à brome. — Taches de brome. — Bûches de brome. — Bûches de chlorure d'or. — Chlorure d'or. — Chlorure d'argent. — Chlorure d'iodure. — Composition. — Coton; ses défauts. — Daguerré; son papier. — Son nouveau procédé. — Dérivage des épreuves. — Donne; son procédé de gravures. — Eau broucée. — Eau dans les paysages. — Éclairage des portraits. — Electroplastique. — Encadrement. — Esprit de vin argentifère pour polir. — Polissage

à l'essence. — Finage au bain d'argent, au chlorure de cuivre, au chlorure d'or, à l'hyposulfite. — Fixage; son procédé à l'eau broucée. — Son procédé pour fixer au chlorure d'or. — Fonds. — Appareil Gaudin. — Gélis et Fordis; leur sel d'or pour fixer. — Gravure chimique des épreuves. — Historique. — Polissage à l'huile. — Hyposulfite; sa dissolution. — Lavage à l'hyposulfite. — Taches d'hyposulfite. — Iodage. — Taches d'iode. — Iodure de brome. — Lassagne; son papier photographique. — Lettre de M. Daguerré à M. Arago. — Matières à polir. — Mise au mercure. — Bûches de mercure. — Taches de mercure. — Moser; ses nuances. — Niepce; sa lettre. — Noir de fumée pour polir. — Notes.

— Nuages. — Observations. — Papier gommé. — Papiers photographiques. — Plan nettes. — Choix des plaques. — Polissage. — Portraits. — Taches de poussière. — Resumé. — Rouge à polir. — Taches de salive. — Taches de soufre. — Substances accélératrices. — Substances photographiques; leur action sur l'économie animale. — Reproduction de tableaux. — Taches. — Talbot; son papier photographique. — Tampons. — Théorie. — Végétation. — Verres bleus. — Verres de couleur; leur usage. — Verigault; son papier photographique. — Vernis. — Remarques sur les vêtements. — Vues, etc. et c.

Changeement de Domicile : LES BUREAUX DE L'ILLUSTRATION la Librairie J.-J. DUBOCHET et C<sup>e</sup> et la Librairie PAULIN SONT ÉTABLIS RUE RICHELIEU, N<sup>o</sup> 60 DANS LES GALERIES de l'ancienne Librairie BOSSANGE.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, RUE RICHELIEU, 60. COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L. F. KARSTZ, professeur à l'Université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTINS, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux américains, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 4 vol. in-12, format du Million de faits, avec 10 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C<sup>e</sup>, RUE RICHELIEU, 60. UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. AICARD, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; DESPORTES, avocat; PAUL GRAVAYS, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; LÉON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LÉONIE LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEDLEUR, docteur en médecine de la Faculté de Paris; Ch. MARTINS, docteur en sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; Ch. VÉDEL, docteur en droit. — Artistique, Alchimie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléographie et Blason, Numismatique, Chronologie, Histoire, Philologie, Géographie, Géométrie, Météorologie, Éducation, Linguistique. Un fort volume in-12 de 1,600 colonnes, orné de 500 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C<sup>e</sup>, RUE RICHELIEU, 60. LE THÉÂTRE DES LATINS, avec la traduction en français, faisant partie de la Collection des auteurs latins publiée en 25 volumes grand in-8, sous la direction de M. NISARD, 1 grand vol. in-8. 15 fr. RUE TARANNE, 44, A PARIS.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET, RUE RICHELIEU, 60. BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE, contenant 6,000 noms de plus que les biographies les plus considérables, suivie d'une Table chronologique et alphabétique où se trouvent répartis, en 54 classes, les noms mentionnés dans l'ouvrage; par MM. L. LALANNE, L. HENRI, Th. BERNARD, C. LAUMIER, S. GRILLER, J. MONGIN, E. JANN, A. DELOYE, C. FRIESS. — 1 vol. de 1,600 pages. Prix, 12 fr., broché. Cartonné à l'anglaise, 15 fr. 50.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et de l'eau d'Ax, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ANTOINE JOUANÉ. 1 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes in-8 ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50; relié, 12 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte, 2 volumes. 10 fr. 50.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de Boyer, son successeur des Cévand Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenanent et depuis 1789. Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs concernant à M. ROYER la propriété exclusive de cette Eau SI PRÉCIEUSE contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de Mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissance la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens. Écrire par la poste en enveloppe quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au N. 44, repère 14 fois sur la devanture, M. ROYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, ou ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE, ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde; par MM. ASSELYX de BRIOLE, docteur en médecine, L. BARDET, ancien professeur au collège Stanislas, et une société de Savants et de Litterateurs. Un seul volume, format du Million de Faits, imprimé en caractères très- lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites gravures servant d'explication au texte. — Prix, broché, 10 fr.; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50.

DIFFON. — HISTOIRE DE SES TRAVAUX ET DE SES IDÉES, par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, professeur de physiologie comparée au Muséum d'histoire naturelle, etc. 1 vol. in-18. 5 fr. 50.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLEON; par HORACE VERNET, gravés sur bois et imprimés dans le texte. Nouvelle et magnifique édition augmentée de gravures colorées représentant les types de tous les corps et les uniformes militaires de la République et de l'Empire; par HIPPOLYTE BELLANGE. 1 vol. grand in-8. 25 fr.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1<sup>er</sup> Octobre doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue Richelieu, N<sup>o</sup> 60.

Géographie physique, physique du sol, météorologie, géologie; flore, faune; météorologie, agriculture, industrie, travaux publics et voies de communication, commerce extérieur et intérieur, finances, état militaire, état maritime; population, climatologie médicale; philologie; paléographie, numismatique et blason; histoire ancienne et moderne; histoire des beaux-arts; répertoires des collections scientifiques et artistiques; instruction publique et privée; législation et organisation sociale; religions.

EXAMEN DE LA PHRÉNOLOGIE; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol. 2 fr.

SAVON DE GUIMAUVE. BLANCHE, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les défauts. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.

CRÈME D'HÉBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.



(Le Retour de la Fête de Saint-Cloud. — Caricature par Seigneurgens.)



(Allégorie du Mois de Septembre. — La Balance.)

## Correspondance.

Nous avons reçu de Rouen plusieurs observations sur le compte rendu des courses de cette ville que renfermait notre avant-dernier numéro. On nous signale des erreurs de noms de chevaux qui ont donné lieu, par suite, à une ou deux indications fausses de chevaux vainqueurs. Nous sommes désolés de n'avoir pas toujours exactement attribué et distribué la gloire; mais la faute n'en est ni à nous, ni à celui de nos collaborateurs qui s'était rendu sur les lieux. Les erreurs qu'on nous indique se trouvent

dans le programme des courses, imprimé et distribué par les membres du *Jockey-Club* de Rouen. Une autre fois, ces messieurs reliront mieux leurs épreuves, et nous ne serons plus exposés à rendre à *Riger* ce qui appartient à *Tiger*.

*A. M.*, à Epinal. — Oui, sans doute, monsieur, on publiera cette année l'*Almanach de l'Illustration*, et tous les ans pareillement. Vous faites bien d'approuver cette publication, et de la préférer aux autres du même genre. Ce n'est pas nous qui trou-

verons que votre goût n'est pas excellent, et que l'*Almanach de l'Illustration* n'est pas le meilleur des almanachs.

*A. M. C. de R.* — Votre explication est celle à laquelle on avait d'abord pensé; on en a trouvée une nouvelle qui nous a paru meilleure; mais reste que vous avez deviné. Vous aurez maintenant la suite des aventures d'Oscar sans interruption.

*A. M. F. D.*, à Stockholm. — Mille remerciements. Nous avons déjà reçu des renseignements suffisants.

## Rébus.

EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUS.

L'or est une chimère.



STU



N



ON s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imperiale; Gostinoï-Dvor. 22. — F. BELLIZARD et C<sup>e</sup>, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPÉ et C<sup>e</sup>, rue Damiette, 2.